

Coffi SAMBIENI
Dayanga SAKOUA
Benoît Salka NOUANTI
Victor Jacob W. NAGASSI

INTRODUCTION

A LA CULTURE BIALI



Edition Labo Gur

Introduction à la culture biali

Coffi SAMBIENI
Dayanga SAKOUA
Benoît Salka NOUANTI
Victor Jacob W. NAGASSI

Introduction à la culture biali

Laboratoire des Langues, Cultures et Civilisations Gur
Université d'Abomey - Calavi



Dépôt légal N° 10263 du 23/03/18
Bibliothèque Nationale du Bénin
1^{er} Trimestre

ISBN : 978 - 99919 - 74 - 56 - 9

© 2018 Coffi SAMBIENI et al.

© Presses de l'Imprimerie Quadri-Services

01 BP 4685

Tél. : +229 21 30 95 69

Cotonou (Rép. du Bénin)

Il n'y a de bons conseils que d'expérience.
L'ignorance rend ridicule, retarde, ruine et tue.
Sans repères, nul ne peut vivre sans péril.

Préface

Socrate, un philosophe grec avait proclamé : « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux ». S'ignorer soi-même est le déclin, la mort de sa personnalité. On est "quelqu'un" devant l'Autre quand ce dernier sait qu'il a en face de lui un être qui a des repères et qui peut les brandir sans quelque frémissement de l'âme et du corps. On a longtemps assisté à la vassalisation et à la mort lente de nos cultures en croyant que ce qui nous vient de l'extérieur est la solution ultime à nos problèmes, à notre épanouissement et à notre devenir. Erreur abyssale dont la conséquence est notre arriération mentale, psychologique, toute chose qui conduit à un mimétisme dégradant et desséchant, à la honte de nous-mêmes et, en définitive à la fossilisation de notre Etre.

Les anthropologues ont tenté et tentent de nous faire voir ce que nous sommes. Ils émettent les théories en rapport avec leurs propres croyance et philosophie, ils n'arriveront pas à pénétrer en profondeur l'âme du Noir. Ils se voudront "spécialistes" de telle ou telle ethnie, "experts" de telle ou telle région, jamais ils n'arriveront à « casser l'os » afin d'atteindre et de « sucer la substanfique moelle », selon la formule de Rabelais.

En définitive, que faire ? Il n'est jamais trop

tard pour bien faire, même si déjà nous sommes atteints l'acculturation et que maintenant la déculturation nous guette. Il s'agit ici et maintenant (*hinc et nunc*) nous réconcilier avec nous-mêmes en mettant en exergue nos valeurs, celles qui sont bonnes et aussi celles qui sont mauvaises, conscients qu'il faut séparer le bon grain de l'ivraie afin que nos cultures servent de ciment à l'édification d'un développement véritable.

Ainsi, un groupe d'universitaires béninois, sous la conduite et l'éclairage du Dr Coffi SAMBIENI, s'attèle à faire découvrir et connaître les trésors de la culture biali, dans son essence matérielle et immatérielle. Une œuvre salubre sans nul doute et qui a le mérite de faire une synthèse des différents aspects de cette culture. Ces derniers risquent d'être « enterrés » sans la volonté d'en esquisser une monographie descriptive. Ces chercheurs sont également convaincus que tout développement qui ne tient pas compte de la culture est un développement factice. Ils le disent d'ailleurs dans leur conclusion : « le développement réel et véritable doit prendre sa source dans le quotidien (la culture) des peuples et doit être en adéquation avec celui-ci. Il serait illusoire de penser qu'un plan de développement aussi opérationnel soit-il, peut, dans ses rubriques, occulter les réalités socioculturelles sans

être aux antipodes avec son cadre d'application. »

Ils font œuvre utile. Le document, in fine, a deux caractéristiques. La première, c'est connaître la culture biali du Nord-Ouest du Bénin dans ses dimensions matérielles, philosophiques et religieuses. La seconde, c'est établir un pont entre culture du milieu et le développement vrai.

Un essai d'une richesse abondante à découvrir et à s'approprier.

Bonne continuation

Gabriel Bio Sénon OROU-BAGOU

Maître-Assistant de Lettres Modernes des Universités (CAMES) ;
Ancien Vice-Doyen de la Faculté des Lettres, Arts et
Sciences Humaines à l'Université d'Abomey-Calavi

Introduction

Depuis quelques décennies, certains peuples - surtout ceux d'Afrique de l'ouest - ont subi et continuent de subir des influences et mutations (transformations sociales) les plus inquiétantes et les plus brutales portées par des ruptures capricieuses d'avec eux-mêmes, i.e leurs valeurs identitaires. Vues comme un pluralisme ou un impérialisme culturel, ces transformations n'ont laissé subsister presque aucune trace d'authenticité au plan culturel, portant du coup atteinte à l'identité des peuples. Voulues, souhaitées ou imposées qu'elles soient, ces influences ont bouleversé et disloqué les structures et institutions traditionnelles. A tous les niveaux de sa culture, sans cesse, en voie de disparition partielle ou complète, le peuple biali en est, sans nul doute, l'une des illustrations les plus remarquables de notre temps. Cette situation est d'autant plus préoccupante qu'il ne reste que des questions à nous poser dont celle de savoir ce qui reste de la culture de ce peuple.

Face au constat qui nous interpelle et attise nos inquiétudes, il n'est pas à beaucoup réfléchir avant d'y répondre : *Pas grand-chose ; si ce ne sont que quelques éléments résiduels ou rudimentaires et des connaissances lacunaires d'une culture en crise, agonisante,*

presque abandonnée et ignorée par ceux-là mêmes qui devraient la sauvegarder et la promouvoir.

Il suffit de marquer un échange de curiosité avec des jeunes, voire avec certaines personnes d'un âge relativement avancé sur certains aspects essentiels du patrimoine culturel bialé pour s'en convaincre. Si certains - non par refus mais par ignorance - répondent par un silence coupable, d'autres étalent leurs limites à travers des propos à la fois vagues, imprécis, flous et hésitants. Les personnes ressources - à qui le devoir moral incombe d'interpeller la conscience individuelle et collective, d'attirer l'attention des générations présentes sur ce fait - sont victimes de l'ouragan des temps actuels dans lequel elles cherchent leur refuge puisqu'elles sont privées de place et de voix. Cette situation fait d'elles des étrangères sur leur propre planète. Elles, qui devraient transmettre ou léguer des connaissances théoriques ou pratiques socioculturelles dont elles sont les principaux dépositaires, sont aujourd'hui comme dans un passé récent - à n'en point douter - les moins rendues utiles, les moins considérées ou encore les moins écoutées dans nos sociétés actuelles. Pour le moment, rien ne prouve qu'elles ne le seront pas davantage demain. Face à une telle situation, elles assistent - avec la conscience et le regard d'un spectateur

déçu - à la disparition progressive ou complète de certaines des pratiques ou manifestations identitaires, et vivent au quotidien la nostalgie d'un passé glorieux. Comparable à une bibliothèque dont les rayons se vident, la mémoire de certaines personnes ressources se détériore, hélas ! au gré du temps. D'autres ne cessent de répondre à l'appel de l'Éternel, emportant tout avec eux à l'image « *d'une bibliothèque qui brûle* » comme le soulignait Amadou Ampaté Bâ (1972). Le clou ne cesse donc de s'enfoncer.

Quant aux reliques du passé, elles échappent malheureusement - contre toute attente - à toute attention de valorisation et de conservation et sont sacrifiées sur l'autel de la négligence et de l'oubli.

Aujourd'hui, le malaise semble prendre des proportions tentaculaires ; et l'on vit au quotidien, le profond regret d'une culture qui - de plus en plus - se noie, s'éloigne et échappe presque à tout le monde. Ce qui n'a pas pu nous éviter de nous poser la question suivante : *De quoi le peuple biali s'honore-t-il aujourd'hui?* Cette question met en évidence le silence et l'indifférence avec lesquels celui-ci répond aux événements (d'envergure régionale, nationale voire internationale) qui tiennent lieu de creuset de

célébration de l'identité culturelle qu'organisent régulièrement d'autres groupes socioculturels au Bénin. Quelques-uns méritent d'être mentionnés. Il s'agit de : FACTAM, NONVITCHA et GAANI organisés respectivement par des Batammariba, les XWLA et les Bariba.

Il faut donc avouer que le groupe socioculturel biali traite avec légèreté et négligence son patrimoine culturel et semble être convaincu de sa fragilité à résister à l'universalisme culturel et conserver ses marques culturelles ou identitaires. Ces remarques s'entendent des prédictions catastrophiques qui effraient à plus d'un titre surtout si rien n'est fait à court terme, si l'on continue par perdre de vue la corrélation qui existe entre culture et développement dont les frontières restent et demeurent insaisissables.

Que faut-il faire alors ? Voilà une autre question qui fonde la problématique que nous allons tenter de résoudre.

Animer des communications, organiser des conférences-débats sur le thème culture et développement, des foires culturelles, des mini-fora, des festivals sur la culture biali sont, entre autres, les pistes explorables pour faire face à une telle situation.

Par ailleurs, si le peuple biali est essentiellement un peuple à forte tradition orale dont l'une des principales caractéristiques s'identifie à la rareté très poussée des sources écrites, écrire sur ce peuple avec pour souci d'épargner celui-ci d'un douloureux souvenir de certains pans de sa culture dans les toutes prochaines années passe pour une initiative d'un intérêt particulier. Dès lors, il est aisé de saisir l'objectif de la publication d'un ouvrage qui tente de proposer un état des lieux synthétique sur la culture biali. Aussi, certainement, cette publication va-t-elle se convaincre de son utilité et de son importance surtout qu'on ambitionne d'amener ceux qui partagent la culture biali à une prise de conscience individuelle et collective de :

- La disparition progressive du patrimoine culturel ;
- L'urgence à reconstituer, à conserver et à promouvoir ce patrimoine.

Cette étude est conduite selon une double approche qui associe la recherche du terrain et la recherche documentaire qui vont permettre de mettre respectivement en évidence l'importance du biali en tant que culture et son apport au développement.

L'étude porte principalement sur des supports

de la culture biali développés en onze (11) points précédés d'un bref aperçu sur le rapport entre la culture et le développement.

1. Culture et développement

La culture est polysémique et vaste. Elle englobe dans ses définitions l'anthropologie, l'acquis personnel et individuel, l'agriculture. Du sens anthropologique -celui qui nous intéresse ici - la culture est :

...l'ensemble des traits distinctifs d'un groupe humain, hérités de son histoire et des environnements naturels et humains dans lesquels il a vécu ; c'est un patrimoine commun à tous les membres de ce groupe... (Huannou, 2009). En d'autres termes, elle est :

*la somme de tout ce qui exprime l'Homme..., tout ce qui constitue sa conscience [...] et l'identifie aux autres, dans son aire propre et dans l'espace universel, dans sa durée propre et dans le temps historique. C'est ce que l'Homme, individuellement et collectivement, a saisi, interprété et traduit matériellement et intellectuellement pour créer, soutenir, enrichir et communiquer aux autres sa propre HISTOIRE, c'est-à-dire sa relation au monde physique et métaphysique. La culture, en somme, est tout ce par quoi une communauté humaine se reconnaît elle-même et peut être reconnu par les autres.*¹

¹In Agence de Coopération Culturelle et Technique. Conférences des Ministres de la Culture (Cotonou, 14-19 septembre 1981). Recueil des principaux documents et des résolutions

Le développement véritable d'un individu ou d'une communauté ne peut alors s'effectuer en dehors de sa culture car, selon Stanislas Adotévi cité par Adrien Huannou,

ce qu'on appelle la dimension culturelle du développement, c'est reconnaître à la culture un rôle constructif et créatif. Parler de développement, c'est inclure le progrès culturel dans la notion de développement, en tant que telle la culture n'est pas un instrument du progrès matériel mais la fin et le but du développement.

La culture est, dans ses composantes essentielles (les savoir-faire, les arts, le patrimoine culturel, l'éducation et les sciences), le lieu où une société se comprend, se projette et s'analyse. En sous-tendant la manière dont l'homme structure sa société, elle détermine le potentiel, les possibilités et le contenu du développement économique et social. Par le rôle essentiel qu'elle joue dans les processus de changement et de préparation de l'avenir, la culture est au centre des stratégies et des processus de développement, comme élément associé aux politiques d'éducation, de santé, de protection de l'environnement ou du développement économique et social. Elle est donc clairement une « valeur ajoutée », en termes éthiques et moraux, mais aussi en termes de bénéfices (efficience et efficacité),

ainsi qu'en termes d'impact économique et social.

Le rapport entre la culture et le développement est donc très évident. Mettre en valeur ou revaloriser la culture ne peut donc qu'ouvrir des perspectives heureuses et voies qui mènent, sans nul doute, au développement d'une communauté. Une tentative d'inventorier les différents supports ou canaux, expressions de la culture biali a pour objectif de mettre en évidence ce rapport.

Il faut entendre ici par support de la culture l'ensemble des canaux d'expression ou de manifestations culturelles. Il s'agit, entre autres, de la langue, de la littérature, des pratiques socioculturelles et culturelles.

2. Langue et littérature

Le couple langue-littérature n'est pas arbitraire ni accidentel mais relève plutôt de la nécessité et de la complémentarité.

2.1. Langue

La langue, une composante du langage (le langage, qui est une propriété commune à tous les hommes et qui relève de leur faculté de symboliser), est un produit social que *«l'individu acquiert passivement»*; cette partie sociale du langage est *«extérieure à l'individu»*, qui ne peut ni la créer ni la modifier. Elle est un contrat tacite collectif auquel tous les membres de la communauté doivent se soumettre s'ils veulent communiquer et se comprendre. Le peuple biali, classé parmi des peuples à tradition orale, ne peut se passer de sa langue dans les échanges quotidiens et dans la transmission des savoir-faire et savoir-vivre. Ainsi, le biali en tant que langue se révèle comme un médium, un outil privilégié et incontournable de conservation et de transmission du biali pris au sens de la culture. La mise en valeur de celui-ci à travers le renforcement des projets et programmes d'alphabétisation au profit des populations scolarisées, déscolarisées et non

scolarisées en langue biali ne serait qu'un début de réhabilitation du biali et celui du développement. Car malgré l'avènement de l'école occidentale à travers l'écriture, l'oralité continue de porter et de contenir l'essentiel du biali dans tous les domaines : astronomie, agriculture, histoire, légendes, organisation sociale, institutions, cultes, tabous, croyances, médecine, artisanat, pêche, chasse et mœurs. On comprend alors pourquoi une partie de cette culture s'identifie à travers la littérature qui favorise la transmission et la conservation de certaines valeurs et illustre des savoir-vivre et savoir-faire. La littérature représente un fleuve de moralité. Rappeler certains pans de cette littérature serait d'une grande utilité.

Présentation de la langue biali

Le biali est la langue des *bialəbə*². Il est parlé dans le département de l'Atacora au Nord-Ouest du Bénin. Le fief naturel des populations biali (*bialəhu*³) se trouve à Matéri et environs (localités voisines de Tanguiéta et Cobly) où la population générale est à 95 % biali. Grâce au couloir d'immigration, une masse importante de la population biali se trouve aujourd'hui dans d'autres régions du Bénin (départements du Borgou

² Bialau au singulier

³ L'aire géographique occupée par les locuteurs de la langue biali

et du Zou) et au Nord-Ouest du Nigeria voisin plus précisément dans les Etats d'Oyo et Kwara. On retrouve également les populations biali au Togo et au Burkina Faso. Au Togo, ils sont dans la région de Mandouri, voisine de Gouandé⁴ et dans la région de Nadiagou au Burkina Faso.

En fin de compte, il faut retenir que le biali est parlé dans ces trois pays (Burkina Faso, Nigeria et Togo) frontaliers du Bénin.

La population biali atteindrait un chiffre de plus de deux cent mille (200.000) âmes si l'on considère les données du Recensement de la Population et de l'Habitat (RPH4) de l'INSAE (2013) et l'estimation du nombre des immigrés.

Selon la classification de Naden (1989, P. 314), le biali appartient à la grande famille Gur et plus précisément au sous-groupe Est du groupe Oti-Volta comme l'indique le schéma ci-après.

⁴ Arrondissement de la commune de Matéri.

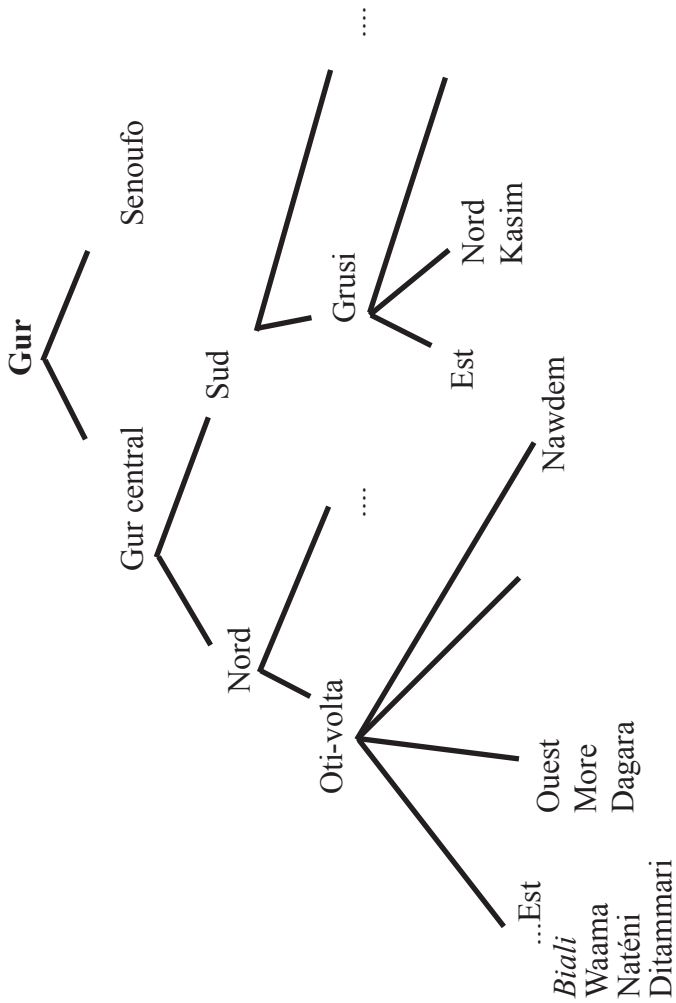


Figure1 : Classification des langues orientales au sein des langues gur, Naden (1989, P. 314).

La dernière classification du biali au sein des langues gur remonte à celle de Williamson et Blench (2000: 26) :

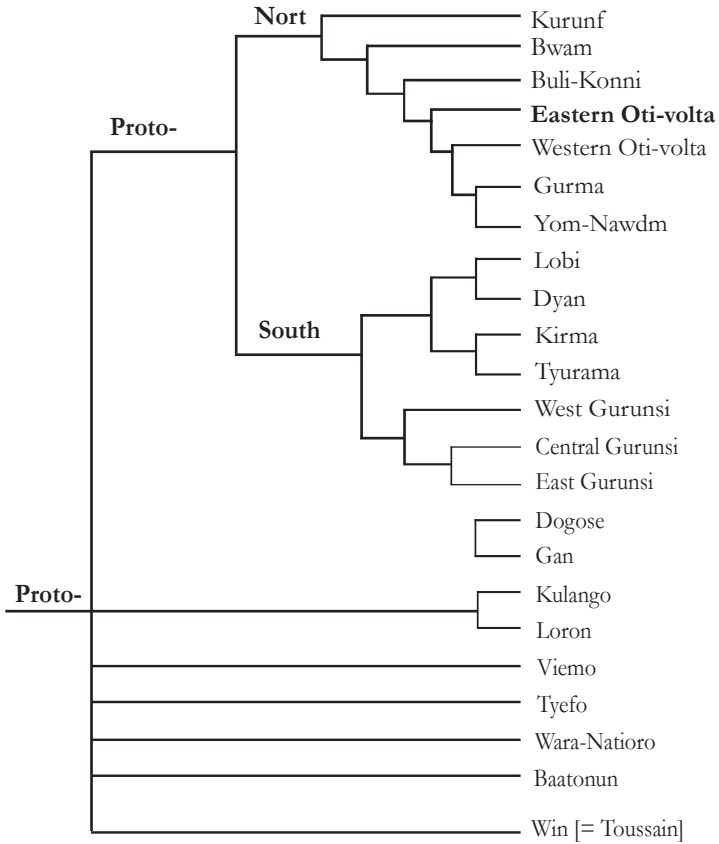


Figure 2 : Classification des langues gur (Williamson et Blench, 2000, P. 26).

2.2. Littérature

La littérature est définie comme un ensemble de productions écrites ou orales propres à un peuple d'un espace donné. De façon explicite, Almut Nordmann-Seiler (1976) trouve que la littérature est l'ensemble des [...] *œuvres littéraires écrites qui reflètent, soit par leur style, soit par leur thématique, la civilisation et la culture* [d'un peuple donné]. Il s'en dégage que la littérature biali est l'ensemble de productions écrites ou orales produites par les Bialəbə et qui reflètent par leur style ou par leur contenu thématique, la civilisation et la culture de ceux-ci. La littérature biali qui emprunte toujours des arcanes de l'oralité à travers les genres littéraires⁵ dont la pratique se vit de plus en plus au passé, contient une grande richesse. Il s'agit, par exemple, du conte, de la devinette, de la chanson, du proverbe et du mythe qui remplissent plusieurs fonctions.

2.2.1. Contes

Selon le dictionnaire universel (2003), le conte est un récit d'aventure imaginaire. Entendu comme tel, il apparaît dans la littérature comme une fiction sur laquelle l'on bâtit le réel. Œuvre de la mémoire

⁵ Il s'agit, notamment, du conte, de la devinette, de la chanson, du proverbe et du mythe.

collective, le conte n'a pas d'auteur connu. L'anonymat qui caractérise ce genre est lié à la tradition orale dont il est issu.

Les séances de contes sont perçues, en milieu biali, comme une forme d'école socioculturelle laïque qui a pour objet de rassembler toutes les tendances et catégories sociales (les jeunes de sexe et classe d'âge confondus) à des fins distractives et didactiques à partir des leçons tirées conformément aux connaissances et savoirs de l'environnement social et naturel. Elles sont aussi perçues comme des séances d'initiation au jugement, de transmission des connaissances, de formation orientée, le plus souvent, vers le bon sens et la justice. Les contre-modèles y sont toujours châtiés et les modèles élevés. Elles permettent aux enfants de faire leurs premiers pas dans l'appréciation des choses, et de pouvoir prendre position contre ou pour face à une situation donnée. En d'autres termes, les séances de contes permettent à ceux-ci de distinguer le bien du mal, le vrai du faux et de pouvoir reconnaître les mérites de toute personne en cas de conflit d'intérêts. De ce fait, elles accompagnent la formation de la personnalité de l'enfant.

On assigne ainsi au conte une signification morale.

Cette moralité vise à corriger et à humaniser les mœurs. Elle met en garde contre la promotion ou la culture du vice, des mauvaises pratiques à travers l'échec des personnages anti-modèles et invite à les corriger à travers les conseils positifs sous la forme de morale notée, le plus souvent, à la fin du conte.

Une autre fonction qu'on reconnaît aux séances de conte, en milieu biali, est qu'elles participent à l'intégration sociocommunautaire du fait qu'elles ne sont pas sélectives et enseignent les mêmes vertus et les mêmes valeurs à toutes les catégories sociales (tant aux orphelins qu'aux autres enfants). Elles consolident ainsi les liens de fraternité et de solidarité entre les membres d'une communauté. C'est le cas, par exemple, des enfants en situation difficile (enfant abandonné, orphelin) pour qui les séances de contes sont les seules occasions possibles pour se faire éduquer. De ce fait, elles contribuent à l'instauration d'une société de justice, de paix et, par conséquent, au renforcement de la cohésion sociale. Cette pratique met en relief la sagesse du peuple biali. Le conte biali se présente sous trois types :

- les contes mettant en scène le monde animalier ;
- les contes mettant en scène les hommes ;

- les contes mettant en scène les dieux, les forces surnaturelles, les Hommes ou les animaux.

Pour illustrer certaines fonctions du conte biali, nous avons retenu le conte suivant transcrit et traduit en français, le tout suivi d'un commentaire :

Transcription du conte en biali :

Conteur : Swómbá –swómbá

Assistance : Porə nàmpo

Conteur : sungə də doorə twatu

Sungə də doorə twatu lè n yí botu, də bwənə bou. Sungə tə ní písé bə maa kə nəm paa kəm báyí dii doorə twatu ké pé jámbè. latwalə ní bou yayú sùbə kə téi pwóm hwangə céti bə té : « yarayaru kálákésé siélə àli lè mahə. n yí dú, bə píírə bənípáa yayə-lai dé n die-u ní yoosú twou ù yía ». twànsəm twàndə kə píeyi niim kayi bə baayə dàli, bə píírə kùbətəntángə bə téi nwsə hwangí jáhə, doorə sai ní kaarə tahí bə cilu kuuhu. də doobu ítəm kaarəbu bə paa bə kuuhu bə kə káám bə té « ìlayə, a pwahə baarə jani? » Sungə yeyə bə té « m buumə n kuuhuèn sá pə ján dé lè yí yéi ». tə candə kunkwangə bə té bə ní yàyəm jamə, twou pé yoosə twouhààn, ìlayə ní buum tahə àla, jirau hán búú janə kuuhuu? dé doobu ítəm yaabu bə wásé, bə

déi bə yía, sungə téi còrə bə sànhə kə kundábə m̄
 baa ɲàm, m̄ baa ɲàm bə ní dú bə wásə doorə sai.
 fianfə hám bou bou bə cesə, bə tɛ : « ìlayə àkwe
 n u dii ». yapéém ní pàmdə hanfə yísə yapé-səsoi
 bə ní páa bə ní tunhə sungə tahi bə bwònhèrə bə
 síim twóm twóm, sungə màɣərə bə fə káám bə
 tɛ : « hanbo baarə àkatə bə pə m buusi? » hanfə
 sé yòò ìlayə n yém nwá, n nayə twómtwóm nə
 bə téi kwòla yáhə bə fim n yworu. Hanfə candə
 kunkwangə sungə tirə cúncwángə bə tɛ, bə m'basá
 yàɣəm ɲamə ɲirau pə laasə twou hààn, hanfə
 awéi yworə bwotə à ywoi ɲáhə də a sá yàɣə apáa
 fiməm. Kə ní bá yaam bə déi bə yia. Hanfə yátənə
 bə tə « a swanəməɣərə » bə masə còrə bə hwin bə
 sànhə fə kundá bə dii. N dèní mwàməm də hwenru
 páam pə sui də a pwanhu hwenru baa ní diélə lai à
 hwenru ba yí a yátè.

Traduction du conte en français

Il était une fois le lièvre appelé Idago et les autres animaux habitaient un village. Le lièvre eut l'ambition de les manger tous. Il réfléchissait, des jours et des nuits, à comment faire pour arriver à cette fin.

Une de ces nuits l'inspira. Il alla formuler une

prière auprès du plus grand fétiche du village pour que ses vœux soient réalisés. Le lendemain avant d'aller au lit, il alla se prosterner devant ledit fétiche et formula cette prière :

Dans ce village, il y a trop de calomnie. Il faut que cela cesse. Je voudrais, à partir d'aujourd'hui et de maintenant, que plus personne ne calomnie personne, que quiconque enfreint cette loi, en meurt immédiatement.

Le ciel se voilait de noir-gris de temps en temps, annonçant les premières pluies de la saison pluvieuse. Ce fut le moment d'accélérer les activités de défrichage.

Le lendemain, aux premières heures du matin, le lièvre se leva, s'accapara de sa houe, de sa hache, de son coupe-coupe et d'une gourde remplie d'eau et prit le chemin des champs. Arrivé à un endroit situé au bord d'une piste de passage commun, il s'arrêta. Cet endroit était frappé d'une inéligibilité notoire pour les activités agricoles tant il était caillouteux, aussi lessivé que désertique.

Aux aguets, il se précipitait pour donner des coups de hache ou de houe contre les cailloux à l'approche de chaque passant. Emparé d'étonnement, de curiosité et de surprise, tous les animaux qui y passaient ne pouvaient s'empêcher de lui demander :

- *Idago, que fais-tu là ?*

Il ne manquait pas de répondre à chacun d'eux :

- *Je suis en train de défricher mon champ de mil en vue de la saison prochaine. Je me demande si cela va donner quelque chose !*

Chacun, après le passage, ne pouvait contenir son étonnement et surtout son mépris pour le lièvre pour avoir élu un tel endroit comme champ en disant : *Même si on dit que personne ne doit calomnier personne; ce que Idago est en train de faire là ne l'amènera nulle part !*. Aussitôt, quiconque le disait en mourait immédiatement et le lièvre s'accaparait de son cadavre. Presque tous les animaux en étaient morts.

La pintade en était très révoltée et cherchait comment faire pour évincer le lièvre. Elle s'y apprêta en conséquence. Un jour, aux derniers rayons de soleil, la pintade y passait avec les pas très pressants très résolue à ne pas saluer le lièvre. Très étonné de cette conduite, le lièvre lui demanda :

- *Ma chère pintade, pourquoi passes-tu sans me saluer ? Et où te rends-tu en ce moment -ci?*

- *Je me rends chez ma coiffeuse pour me faire tresser et je suis déjà surprise par le temps ;*
répondit la pintade.

Aussitôt après son passage, le lièvre poussa un long sifflement de mépris et dit : *Même si on dit que*

personne ne doit calomnier personne, toi qui n'as pas congénitalement de cheveux sur la tête, tu te rends chez ta coiffeuse pour te faire tresser!. Aussitôt dit ces paroles, le lièvre tomba lui aussi et en mourut. La pintade revint chercher son cadavre.

Commentaire du conte

Ce conte peint l'Homme à travers le monde animalier par le procédé de la personnification qui permet d'attribuer aux animaux des caractéristiques psychologiques et morales propres à la communauté humaine. Il s'agit des attitudes et d'un langage qui conviennent exactement à leur nature, à leur condition et à leur caractère si bien que selon ses défauts ou qualités, chaque personnage correspond à une catégorie de personnes donnée.

Construit sur un modèle antinomique, ce conte associe métaphore et humour à travers une forte charge connotative. On y note une opposition fondée sur plusieurs aspects notamment entre les figures, entre les stratégies et les intentions, entre l'objet et le but portés par l'antinomie figurative : contre-modèle et modèle qu'incarnent respectivement le lièvre et la pintade.

Objectif du lièvre : mettre en état de proie tous

les animaux par un prétexte de mensonge qu'il a hissé au rang des interdits mortifères.

Objectif de la pintade : venger les autres animaux victimes de la ruse du lièvre.

Stratégie du lièvre : l'in vraisemblable; choix d'un endroit inapproprié aux activités agricoles.

Stratégie de la pintade : l'in vraisemblable; projet de tresses sur une tête chauve.

Le lièvre est le symbole de la méchanceté humaine, des hommes aux ambitions démesurées, individualistes, cupides, avides, égoïstes, jaloux, etc.

La pintade est l'incarnation de la justice, de la défense des faibles, des victimes, de la compassion, de la sociabilité et de la fraternité.

Le fétiche est le symbole de la justice divine. Selon la mémoire collective personne n'est unique en son genre pour vaincre tout le temps sans être vaincu. Cette morale fait référence à plusieurs expressions proverbiales notamment :

- Tout intrigant finit par être victime de son intrigue ;
- Qui tue par épée, périt par épée ;
- Tel est pris qui croyait prendre.

A travers la mort du lièvre, le conte met en garde les personnes aux folles ambitions qui orchestrent intentionnellement ou précipitent la mort de leurs proches à des fins inavouées.

La victoire de la pintade sur le lièvre peut être interprétée comme le triomphe du bien sur le mal, de la justice sur l'injustice.

Dans ce conte, l'intervention du fétiche⁶ concourt à rendre justice.

Le conte se révèle alors comme une école où se corrigent les mœurs, où s'étudie l'Homme au plan psychosociologique à travers ses aspirations avouées et inavouées, ses joies et ses peines, sa bonté et sa méchanceté qui inspirent soit admiration, compassion, colère, haine, sympathie, pitié ou dégoût. De part leurs fonctions, les séances de contes présentent des rapports étroits avec des arts cinématographiques ou théâtraux propres à la civilisation occidentale.

⁶Par un double usage qu'on peut faire du fétiche, on prétexte souvent que celui-ci est une entité à double face. Pour certains, il dégage des relents sataniques compte tenu du recours excessif qu'on en fait pour nuire à autrui. Cette exploitation au revers lui donne l'impression de recouvrir les traits diaboliques. Pourtant, dans la mémoire collective, le fétiche n'agit que sur demande ou sollicitation motivée. Ce double usage révèle que le fétiche n'est qu'un moyen dont on se sert pour arriver positivement ou négativement à une fin. Continuer par attribuer à cette réalité socioculturelle des connotations négatives serait un réquisitoire myope intenté contre les valeurs traditionnelles. Qu'il soit apprécié ou diabolisé, le plus important demeure indiscutablement, l'existence d'une réalité.

Les séances de conte dans l'aire culturelle biali tiennent ainsi lieu de séances de sensibilisations sur les bonnes pratiques et de mise en garde contre les mauvaises. De nos jours, cette fonction du conte semble être assumée tant bien que mal par les médias notamment les radios de proximité. On ne saurait alors ignorer l'intérêt que revêtent des séances de contes en milieu biali. Les devinettes semblent avoir aussi, à l'origine, une portée non négligeable dans le fonctionnement de la société biali.

2.2.2. Devinettes

Les devinettes se présentent sous la forme de question que l'on pose par jeu pour en faire deviner la réponse.

Elles sont formulées sous la forme d'assertions plutôt que de questions. La relation entre l'interrogation et la réponse est souvent subtile au point de nécessiter une connaissance approfondie de la matrice culturelle. Ce genre d'exercice constitue un terreau pour développer l'intelligence chez les enfants. Prises au sens d'exercices de mathématique, de physique et de dissertation, elles participent au développement des capacités intellectuelles. On en a pour preuve qu'au cours des séances de devinettes, les enfants, par exemple,

sont amenés à se surpasser avant de proposer une réponse.

A titre illustratif, quelques devinettes sont transcrites en biali, traduites en français puis expliquées.

i. dá a pè pìensə màγərə́ a pàa n fí bə yúúrə́
bálə́hangə́ lapa-nwoi.

Traduction: Si tu n'es pas assez rapide tu ne pourras pas voler l'igname du fils de Balehango.

Réponse : L'œil. Si tu n'es pas assez rapide tu ne pourras pas mettre la main dans l'œil de quelqu'un.

ii. n dé n tóu n dwópu də tə dwópə màγə̀rə́
bə sá pə́ ɲán tə twabə yahə.

Traduction : J'ai un ami à qui je suis vraiment très lié, mais sans que personne ne sache où habite chacun de nous deux.

Réponse : L'eau et la jarre. Elles sont toujours ensemble sans que la jarre n'ait visité le marigot, d'une part, et que l'eau n'ait visité la poterie d'autre part.

iii. n dé ní kóu coú bə́ ní pìrənu pwhau də u
púúm m u búúsi ù bíígə́ diém bə́ yéi u loγə́ mahə.

Traduction : Lors d'un voyage, j'ai rencontré une femme enceinte et, quand je l'ai saluée, le fœtus qu'elle porte m'a répondu à sa place.

Réponse : La plante du gombo. La plante du gombo qui porte encore le gombo sec (réservé pour les semailles), lorsqu'on la secoue ce sont les graines du gombo sec qui font du bruit plutôt que la plante elle-même.

iv. cícícierə màɣəra lè ní cíeru bó sá pè nìndə lasai pèdiekə.

Traduction : La femme la plus experte en matière de fabrication de gâteaux ne peut pas s'égalier à la femme de taille courte qui habite à Dassari.

Réponse : L'âne. Les excréments de l'âne, comparés aux gâteaux, semblent être plus réussis que les gâteaux faits avec soin.

v. n dé kóu cou bó bwáyólé caɣəlú tiiɣə ɲáhə, bó fwáyérénə bó ní nwa kè pwàndésé.

Traduction : Lors d'un voyage, j'ai coupé une branche d'un arbre pour en faire un cure-dent. A mon retour dans la même journée, j'ai constaté que l'arbre avait déjà poussé une nouvelle branche à la place de celle que j'avais coupée.

Réponse : La termitière. Quand on brise une partie d'une termitière, elle se reconstruit dans les minutes qui suivent.

vi. n dé yi touú búúsí díá də sè pìensə màγə̀rə̀ sè díésu, də té́m téi caarú bə tə swa sè wáyə̀ m wìn loobu sannə ceri. búúsí ɲansí sè hán kwiém bə téi yía də mí pə̀ fí bə mandə búúγə̀ mí pìensəkə̀ bə pàanu twayə̀.

Traduction : J'avais deux chiens, tous deux très rapides si bien qu'à chaque fois que je donne un signal à l'apparition d'un gibier, ils l'attrapent tous au même moment. Jusqu'à leur mort, je n'ai pas pu identifier le plus rapide des deux.

Réponse : Les yeux. On ne saurait identifier des deux yeux l'œil qui voit en premier lorsqu'on jette un regard.

vii. m pwei lè mí yi tóu hwambə̀kə̀ kə̀ pò̀drə̀ u kə̀ siém nàpwófə̀ yadúli.

Traduction : Mon père avait unealebasse ; quand elle s'est fendue, il l'a cousue avec la queue d'un bœuf blanc.

Réponse : La terre fendue en zone marécageuse. Lorsque la terre, en zone marécageuse, se fend en saison

sèche, elle se raccommode en saison des pluies (la queue blanche étant les goûtes de pluie).

Par un regard comparatif, on note que les séances de contes et celles des devinettes présentent des ressemblances qu'il n'est pas inutile de faire remarquer. Outre leur rôle éducatif et instructif, elles ont aussi pour objectif de divertir et de resserrer les liens de fraternité et de solidarité entre les membres d'une communauté. Elles se révèlent aussi thérapeutiques puisqu'elles permettent de se décharger, entre autres, de la fatigue des activités de la journée.

2.2.3. Proverbes

Le proverbe est une formule figée, souvent métaphorique ou métonymique, exprimant une vérité d'expérience, un conseil et propre à un groupe socio-culturel.

Les formules proverbiales ont un usage courant, souvent employé pour renforcer des arguments, enrichir ou embellir la conversation. Les utiliser avec subtilité représente une marque d'érudition et d'élégance dans l'expression. Les proverbes sont, le plus souvent, très subtils et ne peuvent être, souvent, compris ou interprétés que par les auditeurs familiarisés avec la culture de celui qui les énonce. Chez les Bialəbə, les

proverbes se perçoivent comme une constitution sociale qui rappelle à chaque fois à l'individu le sort qui peut lui être réservé lorsqu'il pose tel ou tel acte. Il apparaît comme une sentence à laquelle l'usage accorde foi, que l'opinion adopte. En résumé, les proverbes énoncent parfois la crainte des représailles de certains actes dépréciés et permettent la conservation de certaines valeurs sociales. Ils enseignent, tout comme les contes, les interdits en société et préviennent des déconvenues qui pourraient en découler en cas de non observance. L'utilisation des proverbes dans un discours témoigne, non seulement, de l'expérience du locuteur mais aussi de l'intelligibilité et de la sagesse de ce dernier. Il s'en dégage que les proverbes ont une double fonction : didactique et juridique. Didactique parce qu'ils forment l'Homme en lui donnant une ligne de conduite souhaitée par la société. Cette ligne de conduite est fondée sur la prudence, la méfiance et la modestie. Les proverbes présentent une dimension juridique parce qu'on s'en sert pour trancher certaines situations de conflits.

Voici quelques proverbes biali :

i- dwópùtə pwàtə ɲwòsəlè, tɛ̀ pè tiénsú...

Traduction : La danse d'un(e) ami(e) s'admire mais ne s'imite pas.

Explication : Il ne faut pas imiter aveuglement quelqu'un dans ses pratiques.

ii- ɲirau pàa háám cìfə bə fə loua fwààni.

Traduction : On ne force pas l'abeille à entrer dans une ruche.

Explication : On ne doit pas contraindre quelqu'un à faire quelque chose.

iii- hwansí sɪndé sè sààɣəhu, sè sààɣəhu

Traduction : Les singes se promènent selon les tranches d'âges

Explication : Quand on renie son statut social, on bascule dans des conséquences qu'on n'arrive pas à gérer.

iv- dé a pè ɲán a mí páa tahi, a básá ní ɲánsu a ní yéné tahi.

Traduction : Si tu ne sais pas où tu vas, il faut savoir d'où tu viens.

Explication : On ne rêve pas de ce qu'on n'est pas en mesure de réaliser.

v- dé ywomau té u yía biabèlə hwangi, a ní ɲán

bó tó u lò nàpólò.

Traduction : Si un aveugle menace de te lancer un caillou, il faut savoir qu'il l'a déjà sous les pieds.

Explication : Si quelqu'un menace de faire du mal, c'est qu'il en a les moyens.

Ce genre de la littérature biali est en voie de disparition. Cela s'explique par l'incapacité des jeunes ou la réticence des adultes à en faire usage. La conséquence qui en découle est la disparition progressive ou totale de certaines valeurs fondées sur la mise en garde contre les actes d'immaturation contre lesquels la pensée proverbiale biali va. C'est aussi le cas de certaines chansons biali.

2.2.4. Chansons

Selon Encarta (2009) :

la chanson est une pièce musicale avec des paroles, généralement composée de couplets et d'un refrain et destinée à être chantée.

En d'autres termes, la chanson est un texte oral destiné à être exécuté par une personne ou un groupe de personnes.

En milieu biali, le métier de chanteur semble

être lié au destin⁷ avant d'être une question d'initiation, même si la plupart des chanteurs traditionnels appartiennent à une catégorie donnée de personnes.

Lorsqu'on s'intéresse à l'ensemble des chansons traditionnelles, on peut les regrouper en deux catégories essentielles : les chansons sacrées et les chansons profanes.

Les chansons sacrées regroupent surtout les chansons d'initiation, les chansons funèbres. Le reste des chansons a une connotation profane.

Les chansons, qu'elles soient sacrées ou profanes, ont de multiples fonctions en milieu biali ; ce qui a permis de proposer une classification de celles-ci.

2.2.4.1. Chansons profanes

Les chansons profanes sont diverses et variées. Il s'agit, par exemple, des chansons historiques ou

⁷ Selon la mémoire collective, tout individu qui né, en milieu biali, doit exercer une activité liée à son destin telle que la forge, la pêche, la chasse, l'élevage des chevaux. Cependant, l'exercice du métier de chanteur a été, par exemple, à un moment donné de l'histoire du peuple biali, l'apanage des personnes atteintes de cécité (handicapés visuels). Leur nombre s'est considérablement accru lors d'une épidémie de rougeole (selon certaines sources orales). La philosophie qui sous-tend leur penchant pour ce métier ne s'écarte pas d'une volonté manifeste de se prendre en charge afin d'échapper aux mépris et au rejet dont elles pourraient faire l'objet dans leur communauté. Cette détermination à prendre son destin en main, malgré son handicap, s'explique par le fait que le biali est, par nature, très jaloux et orgueilleux de sa dignité et de son honneur. C'est pour la même raison que les personnes biali porteuses d'un quelconque handicap préfèrent se donner à un métier pour en vivre à se soumettre à la mendicité.

claniques auxquelles on peut ajouter les chansons de dénonciation.

Chansons historico-descriptives

Ce sont des chansons qui évoquent les événements qui ont marqué positivement ou négativement l'histoire d'une famille, d'un clan ou d'une collectivité. Plusieurs chansons, en milieu biali, présentent cette tendance. Il s'agit, par exemple, de la chanson « *də nwam swayə-swayə bwàləlaayə mahə* » de *ɲamə tɛ̀ɛ̀fə*. A travers cette chanson, celui-ci fait le récit d'un fait qui avait opposé *Simiahəbə* de Tétonga et *Kùsebə*⁸ de Ouriyori. Il s'agit d'un point d'eau dont la paternité était âprement discutée entre ces deux clans. Cette chanson permet de se souvenir des moments délicats marqués par une pénurie d'eau que ces deux communautés en particulier ont connue à un moment de leur histoire.

Chansons de sensibilisation

Par ces chansons, on attire l'attention des différents acteurs sur des comportements à risques. Au nombre de ces chansons, on a, par exemple, « CLCAM » de Koga Kiatti dont le nom d'artiste est *Ywàmbíim* et « *Tihəpwórə* » de Kass Maury (Kassa Maurice). Par sa chanson, *Ywàmbíim* entend sensibiliser les po-

⁸Clans biali.

pulations sur les conséquences du mauvais usage des prêts contractés à la Caisse Locale de Crédit Agricole et Mutuelle. Quant à Kass Maury, il attire l'attention sur les effets néfastes de la déforestation et les feux de végétation. A ces deux chansons, s'ajoute celle de Erckman Tansi relative aux élections en milieu biali. A travers cette chanson, il invite les hommes politiques à cultiver l'esprit de fraternité, de paix, de solidarité et de tolérance en période de campagnes électorales.

Chansons claniques

Les chansons claniques sont destinées à louer un individu ou un groupe d'individus, une communauté en rapport avec ses ancêtres et ses descendants en célébrant ses qualités. Elles entretiennent des relations étroites avec les panégyriques (swonda). La portée de ces chansons est d'amener à tous les descendants d'un clan par exemple, d'être fiers d'appartenir à celui-ci. Autre fonction qu'on reconnaît à ces chansons est de rattacher l'individu à ses origines claniques. A titre illustratif, on a la chanson kwàndu hândǎ káncwou qui célèbre *Siimbǎ*⁹ et fait, sans doute, la fierté de ceux-ci.

Ce sentiment d'appartenance que suscitent les chansons claniques est de nature à consolider les liens

⁹Clan biali.

de fraternité, de solidarité et à faciliter la culture de la tolérance, de l'acceptation, du pardon entre les membres d'un clan ou d'une communauté.

Chansons de dénonciation

Les chansons de dénonciation sont révélatrices du fait que le peuple biali est hostile, à l'origine, aux comportements contraires aux valeurs morales et à l'éthique. C'est ce qui explique la mise en chanson des thèmes tels que l'adultère, le vol, le viol, la torture, le mensonge, la sorcellerie, etc. dans une perspective de dénonciation. Quiconque se rend alors coupable d'un quelconque travers n'échappe guère à la satire mise en écho dans une chanson.

Ce type de chansons vise à débarrasser la société des maux qui pourraient régresser celle-ci aux plans moral et spirituel. Au nombre de ces chansons, on a, par exemple, la chanson de làwàmbàyi dont nous donnons, à titre illustratif, la transcription suivante :

Titre : bíísí kàngə tinjànhèlè

bíísí kàngə tinjànhèlè bó píírə pàntaní bó
sá kwánsə diengəm,

í kàngə tinjànhèlè bó píírə pàntaní bó sá
kwánsə diengəm,

bíísí kàngə tinɲànhèlè bə píírə pàntaní bə
sá kwánsə diengəm,

oh ! lapeebə wee wóndə tihə bwàné tə
woose

yee n yiəbə yoo í wóndə tihə bwàné tə
woose

dè nìndónə sannə yo, í bá sá ní twòóm yo
tàγəfə ɲanfə,

bwàné sá mánə sannə yo í ní yàγə fə kàngə
pwómənə,

yóú, daarə í kàngə kwàtu bə píírə pàntaní.

kwáncitiibə tìeləbə kàngə tinɲànhèlè bə
píírə pàntaní.

tialəkwándə labə mwòbə hán kàngə kwàtu
bə píírə pàntaní bə sá kwánsə diengəm,

yee lapeebə wee wóndə tihə bwàné tə woosè
bwàné nìndónə sannə yo, yóú í ní twòóm yo
tàγəfə ɲanfə.

laarə kàngə kwàtu bə píírə pàntaní,

kwáncitiibə tìeləbə kàngə tinɲànhèlè bə
píírə pàntaní.

hán yo mateelə bíísí kàngə kwàtu bə bə
píírə pàntaní,

hán yo tinɲingə nwàrəhu kàngə tinɲànhèlè
bə píírə tinwoya bə sákwánsə diengəm,

yee lapeebə wee wóndə tihə bwàné tə woosé,
dè nìndáné sannə yo, í n twòóm yo tàγəfə
ɲanfə,

laaré í kàngə kwàtu bé píírə tinwoya bé sá
kwánsé diengəm.

oh ! lapeebə wée wóndə tihə bwàné ɲim
bou.

yeye n yiébə yoo í wondə tihə bwàné tə
woose

dè nìndáné sannə yo, í n twòóm yo tàγəfə
ɲanfə,

laaré í kàngə kwàtu bé píírə tinwoya bé sá
kwánsé,

mwómwósú yésí kàngə tinɲànhèlè bé píírə
tùmbola,

n yiébə bíisí kàngə tinɲànhèlè bé píírə
tùmbola,

tíenésimú labə tieləbə kàngə tinɲànhèlè bé
píírə tùmbola,

ɲurúnàndé labə mwòbə kàngəsə kwàtu bé
píírə tùmbola,

làsumbə labə tieləbə hán kàngə kwàtu bé
sá píírə tùmbola bé sá kwánsə diengəm,

yee lapeebə wee wóndə tihə bwàné ɲim bou
bwàné nìndáné sannə yo, yóu í n twòóm

yo tàḡəfə.

han !laarə í kàngə kwàtu bə píírə tumbolaa
han yo hààn tàḡəfə pwóm bə wéré í píírə
tumbola bə sá kwánsə diengəm,

lapeebə wee wóndə tihə bwàné jim bou,
piàngə bíísí kàngə tinjànhèlè bə píírə
pàntaní,

sandə wàlú labə làwàmə lè nkùngəbə kwàtu
bə píírə pàntaní.

yóu làwàməbàḡələ kàngə tinjànhèlèbə
píírə sàḡəlèkə bə sá kwánsə diengəm,

dəbàḡələ wee wóndə à ywolə bwàné a
woose, làwàməbàḡələ wee wóndə à ywolə
bwàné a woose

bwàné nìndəné sannə yo, bàḡələ ní twòóm
yo tàḡəfə.

yóu daarə lè kàngə kwàtu bə píírə sàḡəlèkə,
wei yídialə yo kwòlèkə kàngə tinjànhèlè bə píírə
sàḡəlèkə,

ah! yìkweemtui bwòḡəjəni kàngə tinjànhèlè
bə sá píírə sàḡəlèkə bə sá kwánsə diengəm.

làwàməbàḡələ wee wóndə à ywolə bwàné
a woose

dè nìndəné sannə yo, bàḡələ ní twòóm yo
tàḡəfee

dáarə̀ lè kàngə kwàtu bə́ píírə̀ sà̀yələkə̀ bə́
sá kwánsə̀ diengəm,

yóú, làwàmə̀bà̀yələ̀ wee wóndə̀ à ywolə̀
bwànə̀ a woose.

bwànə̀ nìndə̀nə̀ sannə̀ yo, bà̀yələ̀ í,
yeye, lapeebə̀ wee wóndə̀ tihə̀, hàà, í yíé̀bə̀
yoo, i wóndə̀ tihə̀

hàà lasai yé̀sí kàngə̀ tinjə̀nhè̀lè̀, bə́ píírə̀
kùndə̀kùndú,

«nə̀mpè̀lə̀pakú» labə̀ mwò̀bə̀ kàngə̀ kwàtu
bə́ píírə̀ kùndə̀kùndú,

bə̀ sumə̀ labə̀ kàngə̀ tinjə̀nhè̀lè̀ bə́ píírə̀
kùndə̀kùndú,

hàn yo ladianə̀ labə̀ kàngə̀sə̀ kwàtu bə́ píírə̀
kùndə̀kùndu bə́ kwánsə̀ diengəm,

lapeebə̀ wee wóndə̀ tihə̀ bwànə̀ jim bou
lasalə̀ yé̀sí kàngə̀ tinjə̀nhè̀lè̀, bə́ píírə̀
kùndə̀kùndu.

yóú yarə̀ku yà̀yí lə̀ a jə̀mbə̀ canda tiə̀ndáu
kwá, wei yí tiə̀ndə̀ nì,

háan «renouveau» sá mwànə̀ də̀ pə̀cə̀hè̀rəm
kwá tə̀ bei weerə̀ jə̀mənə̀,

saám déérə̀ ké ywoyərú a téi bə́ tañdə̀ bə́ í
yisəkə̀ bwalə̀hu,

a téi bə́ tándə̀ bə́ í yisəkə̀ bwalə̀hu.

laarə kə lóu pántanú «séré» bə hán téi bə
 tándə lakwiangə pwahan,
 a la tousə à labèèyə, pwahan sá dièndə a ní
 bángə sìndi,
 a la dianhəsə à kuuhuu, pwahan dièndə a ní
 yísəkə bwaləhu,
 saám déérə kə ywoyərú a téi bə tàndə.
 yóu, «nàngirəya» dè ní mwànu də lapeebə
 sìndi bə sá kwásə yamə̀nə
 oh! lapeebə wee wóndə tihə bwà̀nə jím
 bou n yíebə wee də í cwòrə húmənè í ní
 yàyə húməm jím bou,
 lapeebə wée də í nundə húmənè í bá sá ní
 yàyə húməm jím bou.
 saám déérə kə ywoyərə a téi bə tàndə bə ní
 yísəkə bwaləhuu.
 a la à tousə à labèèyə, pwahan sá dièndə a
 ní bángə sìndi
 à haa lapeebə wee wóndə tihə bwà̀nə tə
 woose.

Dans cette chanson, plusieurs comportements
 des jeunes font objet de dénonciation : l'exode rural,
 le goût poussé pour la facilité, les jeux de hasard, la
 culture de la paresse. A cela s'ajoute le mimétisme des

jeunes, qui, revenus au village, se livrent à l'enlèvement des jeunes filles aux fins de mariage.

La dimension satirique de cette chanson porte essentiellement sur la conséquence directe (famine) de l'exode rural en milieux biali. Il est perceptible que ce genre de comportements des jeunes revenus de l'aventure peut aussi détériorer les relations d'amitié et de solidarité entre les individus et les familles suite à « l'enlèvement » de femmes ou jeunes filles auquel ils se livrent.

2.2.4.2. Chansons sacrées

Les chansons sacrées sont exécutées à l'occasion de certains événements solennels traditionnels (initiation, décès, etc). C'est le cas, par exemple, des chansons d'initiation et des chansons funèbres.

Chansons d'initiation

Les chansons d'initiation font partie des chansons sacrées les plus importantes en milieu biali. Elles sont exécutées strictement à l'occasion des cérémonies d'initiation ou de passage de l'adolescence à l'étape adulte. Au nombre de ces chansons, on peut citer "hànyíbaa" et "hànyìyóóyòdò". Par ces chansons, on loue le dieu sacrificatoire appelé « cén-ni » en biali.

Chansons funèbres

Les « chansons funèbres » sont des chansons dont la sacralité est inviolable. Ce sont des chansons qui s'accompagnent de pleurs et lamentations. Par ces chansons, on plaint la mort d'une personne.

Aujourd'hui, l'importance de l'être humain est soumise à un relativisme sans précédent si bien que les chansons funèbres qui lui sont consacrées ne sont que symboliques. Ces chansons sont ainsi en voie de disparition.

Les chansons d'initiation et les pratiques cultuelles et culturelles qui les accompagnent semblent être aussi soumises à l'épreuve du temps.

2.2.5. Danses

De façon générale, la danse est une suite de mouvements corporels volontaires exécutés de manière rythmée et généralement au son d'un chant ou d'une musique. Dans l'ère culturelle biali, on a des danses qui sont l'apanage des femmes et celles qui sont celui des hommes. Toutes ces danses sont généralement exécutées à des occasions de cérémonies coutumières et de manifestations ordinaires.

2.2.5.1. Danses féminines

Les danses féminines, les plus connues et les

plus pratiquées en milieu biali traditionnel, ont pour nom : yàmbia, càkí, kwàlècèsóm, kànkansèhu, etc.

Yàmbia : c'est une danse exécutée par binôme (deux femmes) sous des acclamations accompagnées de chansons. Elle se fait par des bonds successifs de deux femmes qui finissent par se cogner yambia (partie du corps). C'est une danse qui demande plus de déploiement d'énergie physique.

càkí : cette danse doit son nom à l'instrument avec lequel des femmes se nouent les pieds pour danser au rythme de gros tam-tams.

kwàlècèsóm : c'est une danse qui tire son nom de l'activité de sarclage "kwàtu" ou "kwààru" et de l'action de sauter "cèróm". Elle rassemble généralement les femmes conviées aux dernières activités de sarclage suite à une invitation. Entendue comme une activité festive, elle est accompagnée de chants et danses. Les pauses sont marquées par la prise de la boisson locale ou de la bouillie.

kànkansèhu est pratiquée avec des accoutrements comme : kúnkúntwòhu (fils rouges) et wàyàra (castagnettes) au rythme de gros tam-tams et au son de flûtes et gons, etc.

2.2.5.2. Danses masculines

Les danses exécutées par les hommes se résument

presque en une seule danse telle que layayótu qui s'exécute avec des accoutrements tels que : l'arc, la flèche, le carquois et la peau d'animaux. Elle s'accompagne de gros tam-tams, de flûtes et/ou de gongs, etc.

Les danses, tout comme les chansons, jouent un rôle très important dans l'animation culturelle. Elles permettent au peuple biali non seulement de s'identifier mais aussi d'exprimer son identité culturelle à l'image de la religion.

3. Religion

La religion en milieu biali repose sur la croyance en un Dieu unique qu'on loue ou à qui on adresse des prières au moyen de représentations ou intermédiaires qui lui sont consacrées. Elle est fondée aussi sur la croyance aux ancêtres et sur l'existence des esprits (bons ou mauvais).

3.1. Croyance en Dieu

La croyance chez les Bialəbə est fondée avant tout sur le pré-sentiment et le sentiment d'une force supérieure à tout qu'ils appellent «*yéniywòmbətu*» (Dieu) matérialisé par les éléments divers pris au sens des représentations ou intermédiaires de Dieu appelés souvent divinités, et connus sous le nom de "tican¹⁰ " péjorativement appelé fétiche. Selon leurs perceptions, leurs convictions et selon la culture et les opinions reçues, ils accordent une importance capitale à ces divinités ou représentations par un souci manifeste de marquer leur proximité à Dieu ou de se sentir plus proches de celui-ci. Ils voient en ces éléments de la nature l'incarnation de Dieu car selon leur conception, Dieu, qui est au «ciel», aurait créé ces éléments pour être plus proche

¹⁰ Pierres ou cailloux, arbre ou autre considérés comme intermédiaires entre Bialəbə et Dieu suprême. C'est ce que certains appellent péjorativement fétiche

des Hommes. Tout ceci explique la sacralité conférée à ces divinités ou représentations (intermédiaires de Dieu) qui se lit dans les interdits, les tabous, la vénération dont ils les entourent. Ils lisent en ces représentations la métaphore d'une puissance ou force inébranlable, d'un danger permanent et d'une menace perpétuelle dont on ne peut douter de la capacité de réagir dangereusement à une quelconque offense.

Par ces représentations de Dieu, l'on peut formuler des prières orientées, le plus souvent vers la recherche du bonheur, de la bénédiction, de la protection, de la prospérité, de la conception, de la paix, de l'abondance (production agricole). Ces prières sont aussi, le plus souvent, accompagnées de prises d'engagement de reconnaissance en cas de satisfaction. Certains ont recours à ces divinités pour se faire justice parce que s'étant sentis victimes d'une humiliation, d'une injustice, etc. Les images ci-après ne sont que des propositions illustrant quelques représentations de Dieu et une séance rituelle.



Photo 1: Culte de reconnaissance au divin



Photo 2 et 3 : Don des prémices aux divinités (céréales et tubercule d'igname)

Quel est l'état actuel de ces croyances en milieu biali ?

L'implantation des religions importées en milieu biali est à l'origine d'une sorte de méfiance et d'hostilité vis-à-vis des croyances endogènes avec un sentiment implicite et inavoué de remise en cause de celles-ci. Une affluence discrète autour des représentations de Dieu ou encore chez les praticiens des sciences dites occultes ou arts divinatoires se fait de plus en plus remarquée. Ce n'est que l'expression d'une nostalgie diffuse et parfois confuse pour ces valeurs spirituelles. Ce sentiment de reconnaissance aux croyances endogènes et de retour aux sources est qualifié, parfois, par d'aucuns de syncrétisme religieux. Comme il n'existe nulle part de meilleures représentations de Dieu, personne ne devrait, hypocritement ou non, avoir honte d'adorer ces représentations de Dieu ou ces dieux car la croyance relève avant tout de la culture, de la conviction et de la foi.

Au lieu de condamner, de négliger ou même de diaboliser les représentations biali de Dieu que sont : les représentations ou intermédiaires de Dieu (ticaani), les autels des ancêtres (dwángatu), l'oracle (buuyə) , il vaut mieux incriminer ceux qui en font un mauvais usage afin que ceux-ci soient débarrassés de ces prétendus attributs négatifs.

3.2. Croyance aux ancêtres

Selon la mémoire collective, toute personne qui meurt rejoint les «*Siens*». Pour manifester son attachement aux ancêtres ou aux morts, des cérémonies sont organisées en mémoire des défunts qui en réclament ou non. Au nombre de ces cérémonies, on a : húlàam, dwángətu, boywombəsi (jirəkwòpuuhərəkə...)

Hulaam/dwangətu¹¹ se fait toujours en mémoire de tout défunt ayant subi l'initiation de son vivant. A l'occasion de la cérémonie des funérailles (húlàam), on prépare la boisson locale (làatwòni) et immole des animaux. Pour ceux qui sont morts à un âge moins avancé, la cérémonie organisée en leur mémoire n'est que symbolique. Dans le cas contraire, la cérémonie est d'une grande portée, c'est-à-dire marquée par la présence de gros et/ou moyens tam-tams, de fils rouges, de flûtes, de castagnettes (kànkàna, kúnkúntwohu, baarəsí, wàgəra). A la différence de Hulam, boywombəkə est fait au son des petits/moyens tams-tams.

jirəkwòpuuhərəkə est une forme de boywombəsí.

Elle consiste à exhumer symboliquement le corps d'une personne morte à l'étranger pour la rapatrier et l'enterrer auprès des «*siens*» pour que son âme repose

¹¹ On ne peut pas organiser "hulaam" sans "dwangətu" mais on peut faire "dwangətu" sans "hulaam".

en paix. Le corps de celle-ci est symbolisé par un bois frais de baobab.

Ces différentes cérémonies consacrées aux morts font penser à la vie éternelle car selon la mémoire collective, un ancêtre vit éternellement.

3.3. Réincarnation

Elle est assimilée à la transmigration des âmes. En milieu biali, elle est désignée sous le nom de «caámə». Selon plusieurs sources orales, les Bialəbə conviennent qu'un même ancêtre peut incarner un ou plusieurs enfant(s). On lit ainsi en tout enfant né le retour d'un ancêtre dans le monde des vivants.

Au-delà des croyances, les arts divinatoires sont aussi une pratique du peuple biali.

3.4. Art divinatoire

L'homme, depuis la nuit les temps, est parfois animé d'une curiosité qui le pousse souvent à chercher à mieux connaître le présent et à se projeter hors de celui-ci en cherchant à prévoir, à prévenir et à révéler le passé. Cette curiosité, une des caractéristiques essentielles de l'espèce humaine, est à l'origine de la science. Deux conceptions antinomiques se sont tissées autour de cette notion : l'une excluant l'autre et vice versa. La première, la plus récente, ramène la science à un

ensemble de connaissances vérifiables, soit par l'observation, soit par l'expérience. Les tenants de celle-ci soutiennent qu'il n'y a de véritable science que celle dite rationnelle ou expérimentale.

A l'opposé de celle-ci se trouve celle dont les origines se perdent dans le temps et dans l'espace. Cette dernière regroupe d'autres modes ou sources de connaissance qui échappent au champ d'application de la méthode expérimentale. Qualifiés souvent de sciences occultes, ces modes ou sources de connaissance ont toujours influencé la conduite des Hommes, leurs institutions et leur destin et s'imposent comme une réalité dans les sociétés à tradition orale notamment chez les Bialəbə. Parmi ces dernières, figure l'art divinatoire.

Il faut entendre par divination, selon le Petit Robert (2010), « l'action de découvrir ce qui est caché par les moyens qui ne relèvent pas d'une connaissance naturelle ». Perçue comme un système de voyance ou l'art de communiquer avec le monde invisible à travers, par exemple, des esprits, la divination est très répandue en milieu biali. Cet art, qui s'identifie à la consultation et parfois à la vision, implique généralement la présence de deux catégories de personnes : le praticien, détenteur d'un

pouvoir de voyance et le consultant en quête d'un savoir. De son contact avec les esprits, le premier appelé Tibau (charlatan/marabout) tire le pouvoir d'interpréter les signes invisibles au profane et les événements - heureux ou malheureux - marquant l'existence humaine. C'est un métier tellement sensible que chez les Bialəbə, nul ne peut s'improviser à la pratique de l'art divinatoire sans avoir la « *potentialité* » ou le don de communiquer avec les esprits. Ce sont eux que l'on va consulter pour se prémunir contre d'éventuels problèmes intérieurs ou extérieurs ou pour avoir d'explication sur telle ou telle situation (maladie, échec, rêves étranges, perte de quelque chose, l'ancêtre qui a incarné tel ou tel nouveau-né...).

Dans la société biali, malgré l'implantation des religions importées et l'évolution du monde, les Bialəbə ont toujours recours discrètement aux services de cette catégorie de personnes. Généralement, les thèmes abordés à l'occasion d'une consultation sont relatifs aux événements heureux ou malheureux, coutumiers (mariage, deuil, chance, voyage, évitement d'un mauvais sort) à travers le champ des faits rencontrés quotidiennement. Au delà de ce pouvoir de voyance, certains font des propositions de sacrifices pour écarter ou conjurer, par

exemple, un mauvais sort ou pour faire un traitement curatif de par leur connaissance de la pharmacopée.

Cette pratique a une très grande importance dans le vécu quotidien des Bialəbə. Chaque praticien possède ainsi un don naturel pour pratiquer une des formes de divination ou de voyance identifiées chez les Bialəbə. Aujourd'hui, les arts divinatoires sont constitués de deux catégories : la catégorie des arts typiques et celle des arts importés.

3.4.1. Catégorie des arts de divination typiques chez les Bialəbə

Il existe principalement deux formes de divination propres aux Bialəbə : la divination par le bâton et/ou par les cauris et la divination par les génies.

Divination par le bâton et/ou par les cauris

Cette forme de divination est la plus répandue et la plus pratiquée en milieu biali. Elle se réalise par des jets de cauris accompagnés d'une « *chorégraphie* » du bâton au cœur d'une écriture sonore issue du choc séquencé entre la pierre et le bâton de consultation.

Les discours tenus au cours d'une séance de divination sont hautement codifiés ; ce qui fait qu'ils relèvent de la parole sacrée à laquelle il faut s'initier

pour pouvoir décoder et interpréter les paroles imagées et remplies de symbolisme. On y lit une véritable complicité entre le praticien et le consultant. Pour que la consultation se passe bien, le consultant doit bien maîtriser le langage de la consultation très suggestif.

La divination (consultation) se fait aussi au moyen des cauris sans bâton de consultation. Elle se fait uniquement par jets de cauris qui établissent une relation entre le « *cauriste* » et le monde des esprits ou des génies. Ces cauris jouent donc aux intermédiaires entre le monde visible et le monde invisible (des génies). Les images ci-après illustrent des séances de consultation d'un jour de l'animation du marché de Matéri.



Photo 3: Séances de consultation d'un jour de l'animation du marché de Matéri

Divination par des génies

Les « *génies* » dont on se sert dans la divination sont sous la forme des esprits. Selon la mémoire collective, ces « *petits génies* » tirent leur essence des enfants qui meurent précocement. Même si cette hypothèse est

difficile à vérifier, elle n'est pas facile à écarter puisque ces génies toujours binômes présentent des apparences infantiles tant dans la voix que dans le comportement : l'un est d'une voix masculine ; l'autre d'une voix féminine.

Au niveau de la consultation par des génies, le travail du praticien semble être réduit au simple rôle de protocole. En effet, à l'arrivée d'un « *client* », le consultant en informe les génies ou les appelle si entre temps ils n'étaient pas là. A leur prise de parole, ils saluent, commencent par décliner l'objet de la visite puis confirment ou infirment des appréhensions du consultant et donnent d'autres détails. Ils vont jusqu'à faire au consultant des révélations parfois insoupçonnables qui peuvent souvent être sources de détériorations de ses relations sociales avec les autres.

Des gens se détournent, de plus en plus, de cette forme de consultation à cause de la crudité de la vérité et du manque de retenue dont font preuve ces « petits génies ». On comprend alors aisément la raison pour laquelle la mémoire collective les dénomme « petits génies », ce qui n'est rien d'autre que la métaphore de l'enfant à bas âge qui ne dit rien que la vérité.

Cette forme se fait de plus en plus rare et tend à

disparaître complètement sous l'influence des formes de divinations importées qui s'installent de plus en plus en milieu biali.

3.4.2. Catégorie des arts de divination importés

La relation du peuple biali avec d'autres peuples notamment les Gourmantchés du Burkina-Faso a été à l'origine de plusieurs emprunts dans le domaine de la divination. Les Bialəbə ont hérité de ceux-ci certaines formes de divinations. Il s'agit de la géomancie, de l'oracle ou atagali.

Hier, aujourd'hui et demain, l'art divinatoire aide à résoudre certaines situations qui échappent à la raison et qui ne cessent de se présenter aux Bialəbə. Combien d'entre eux n'ont-ils pas souffert, souffrent et vont souffrir, dans l'anonymat, faute de mesures préventives, de fait de l'ignorance ou de la négligence de cette science ? L'allusion est faite aux victimes des maladies mystérieuses, accidents de circulation ou morts mystérieuses. Ces différents cas sont plus ou moins fréquents en pays biali et portent gravement atteinte au développement des individus et, par voie de conséquence, au développement communautaire. Pourtant, l'on pourrait éviter ces cas malheureux si l'on faisait foi aux sciences divinatoires ou du moins

aux traditions. Pour conjurer, par exemple, un mauvais sort ou éviter certains esprits maléfiques, prévenir ou prévoir certains faits, Bialəlau peut recourir au service des "voyants" qui sont en mesure de lui prescrire des sacrifices propitiatoires. Autrement, par la divination par le bâton et/ou les cauris ou les génies, il est situé sur certains faits du passé, du présent ou du futur ; ce qui peut lui permettre de prendre les mesures qui s'imposent pour écarter le mal, voire le pire.

Il va sans dire que les arts divinatoires jouent un rôle déterminant dans le développement individuel et communautaire des Bialəbə.

Aujourd'hui, cette partie du patrimoine biali connaît, parfois, des jours sombres avec l'apparition de truands et d'ignorants qui ne sont rien d'autre que des marchands d'illusions et des gourmands qui se font passer pour les praticiens sur la scène de la divination.

Pour mieux se convaincre de leur utilité pour le développement, les arts divinatoires en milieu biali doivent être alors valorisés et débarrassés de leurs tars. L'urgence se fait sentir d'assainir le secteur et de reconquérir la vraie science divinatoire débarrassée des attributs négatifs à l'image d'autres aspects culturels comme la médecine traditionnelle.

4. Médecine traditionnelle

Avant de présenter les différentes façons de guérir en milieu biali, il est important de définir sommairement les concepts suivants : médecine, santé et maladie.

La médecine est l'art de guérir et de prévenir des maladies ainsi que de préserver la santé. La médecine se révèle comme une science dont le but est l'étude, le diagnostic, le traitement et la prévention des maladies pour une meilleure santé, qui est un état d'équilibre ou de bien-être physique, mental et social. Quant à la maladie, elle est une altération ou un dysfonctionnement d'une partie ou de l'ensemble de l'organisme que la médecine s'évertue à prévenir, à rétablir ou à réparer.

La médecine, en milieu biali, est basée sur un ensemble de moyens qui contribuent efficacement à guérir certaines maladies face auxquelles la médecine moderne, malgré ses progrès admirables, se montre de plus en plus modeste et ne cesse de prendre du recul.

Associer cette médecine à la médecine traditionnelle va permettre d'arriver à bout de certaines maladies notamment mystérieuses chez les Bialəbə.

Le Bialau a au moins deux façons pour guérir des maladies: le traitement par wíihu et le traitement par mwéhu.

4.1. Traitement par wíihu

Le traitement par wíihu est un métier héréditaire qui se transmet de génération en génération dans certaines familles (labuo-à) qui en sont les détentrices exclusives. C'est donc un traitement spécialisé. Les maladies liées à wíihu échappent aux méthodes de la médecine moderne. Ces maladies subsistent et l'on continue de traîner d'hôpital en hôpital ceux qui en sont victimes à cause de la négligence et de l'ignorance de ces pratiques endogènes. Et pourtant, le traitement lié à wíihu est à moindre coût en comparaison à celui des soins de la médecine moderne. Ce traitement ne nécessite qu'une somme modique de pièces de monnaie ajoutées à quelques cauris et de la farine de mil ou de sorgho seulement comme symbole de la reconnaissance envers un propriétaire de wíihu. Il faut noter que ce type de traitement est entouré d'un mystère et exige des interdits qui font appel à la notion d'incompatibilité.

4.2. Traitement par mwéhu

Ce traitement est basé sur les produits végétaux ou minéraux naturels et relève de la compétence presque

exclusive des guérisseurs traditionnels qui ont une large maîtrise des vertus des plantes médicinales. Véritables connaisseurs de la médecine traditionnelle, ils sont plus connus sous le nom de tradi-thérapeutes. Les traitements liés à mwéhu relèvent de l'association ou du mélange de plusieurs produits végétaux (feuilles, écorces, racines...) ou minéraux. Il est démontré scientifiquement que l'organisme tolère plus les produits naturels surtout d'origine végétale que les produits chimiques utilisés au niveau de la médecine moderne. Quand on est sous le traitement par mwéhu, on est soumis à un certain nombre de règles d'hygiène ou d'interdits comme au niveau de la médecine moderne. Il s'en dégage que les Bialəbə ont la notion de l'incompatibilité des produits. Sous cette rubrique se rangent les traitements des morsures de serpents et des fractures.

Le recours à ces deux types de traitements permet de guérir tant des maladies ordinaires que mystérieuses.

5. Artisanat

L'artisanat comme son nom l'indique est un domaine à travers lequel chaque peuple exprime son génie créateur par la fabrication des objets d'art. Chez les Bialəbə, l'expression de l'art artisanal se fait à travers la fabrication des outils utilisés dans les différents domaines de l'activité humaine.

Outils de chasse:

Les outils de chasse sont divers et variés. Au nombre de ceux-ci, on peut citer : tiəbu (arc à flèche), lăcarəhu, tubi (instruments de lance sous forme de javelot), dūùŷə (gourdins), laŷəhu (piège), caarí (couteau), pwoŷəhu (coupe-coupe), kwiendí (une sorte de piège fait au moyen de cordes), sanyambu (gibecière), laakunì, caarəbaarəkə (les flûtes de chasse), táyàu (lance-pierre), etc.

Outils de pêche:

Pour la pratique de la pêche, on utilise en milieu biali, plusieurs instruments notamment : nwángi (instrument en forme de panier ayant deux bases, toutes deux trouées), yàabu (yànsahu) (ce sont des pièges implantés dans les marigots pour capturer les poissons), fiébəkə (l'hameçon), neebu (filets), etc.

Outils agricoles:

Les outils utilisés dans les activités agricoles sont, entre autres, kùbàcếhu (houe), piei (daba), dàli (hache), cààri (couteau), p̄wóγ̄əhu (coupe-coupe), cwàγ̄əsəhu (poquet), cànfwòni, cààγ̄ə (canari, jarre pour la conservation des semences), piàtếhu (le panier pour les récoltes), lacááγ̄ə (tamis), kànkánhu (secco), etc.

Outils d'élevage :

Ce sont des outils comme : kunánái (case d'oiseaux), fwangəyayəhu (mangeoire des porcs), ɲèi (cordes), hàmbàləhu (une autre forme de case), etc.

Autres outils:

Dans la catégorie « *autres outils* », sont classés les outils artisanaux tels que: sààtu (nattes de tiges de sorgho ou de feuilles de rônier), láafigəhu (éventails fabriqués, en général avec des feuilles de rônier), celəsi (tabourets et fauteuils fabriqués à base des peaux d'animaux), fwobəsi/pəpwòà (chapeaux fabriqués à base de feuilles de rônier), wétua (mortiers), tundələi (pilons), naa, labièru (les meules pour farines et condiments), etc.

L'ensemble de ces outils ou instruments est en

voie de disparition si bien que beaucoup de jeunes ne connaissent certains outils que de nom. Tout le monde semble ignorer l'intérêt que revêtent ces outils dans la conservation des marques identitaires et dans le développement local. Pourtant, la valorisation et la modernisation de ceux-ci contribueront, sans doute, à la réhabilitation de l'identité culturelle et au développement de l'activité économique en milieu biali.

6. Instruments/outils de communication

Outre la communication qui se fait le plus souvent de bouche à oreille, il faut noter celle qui se fait à travers des instruments en milieu biali. Il s'agit principalement du tam-tam (kənkan-i) et de la flûte (baarəkə).

6.1 : Tam-tam

Le tam-tam est l'un des instruments les plus utilisés tant en circonstance de fête qu'en circonstance de communication. On distingue trois sortes de tam-tam : le gros tam-tam (kənkan-cahu), le tam-tam moyen (kənkan-laayə) et le petit tam-tam (kənkan-biim). La dimension communicative du tam-tam porte sur des annonces relatives à plusieurs circonstances de la vie. Il peut s'agir d'une annonce de décès, de cérémonie de funérailles, d'une convocation de réunion, d'une manifestation de cérémonie de funérailles ou d'un enterrement ou encore d'une fête quelconque. Ainsi, selon le moment, l'endroit ou l'événement, le retentissement d'un tam-tam est porteur d'un message précis à travers la cadence et le rythme avec lesquels on tape celui-ci.

- Le retentissement du tam-tam moyen provenant d'une maison quelconque à une heure quelconque annonce la mort d'une personne âgée. Ce sont les oncles maternels du disparu qui, après avoir été renseignés sur les

circonstances dans lesquelles leur neveu ou nièce est décédé(e) et après l'interrogatoire¹², ordonnent le retentissement du tam-tam pour annoncer de part et d'autre la disparition de l'un des leurs. Pour porter le corps d'une vieille personne d'un lieu à un autre, on se fait accompagner du même retentissement du tam-tam.

- Le retentissement du tam-tam moyen provenant d'une maison quelconque est par ailleurs l'expression d'une convocation de réunion de chefs de famille (père, mère ou représentant). Ce retentissement a une connotation très grave et porte souvent sur le sort d'un individu souffrant d'un mal mystérieux dont les causes sont attribuées à un membre de la communauté qu'on accuse de sorcellerie. Autrement, les motifs d'un tel retentissement portent sur la sorcellerie. Cette réunion tient lieu d'avertissement.

- Le retentissement du tam-tam moyen provenant d'une maison quelconque au petit matin (à l'aube) annonce le début des cérémonies de funérailles d'un défunt.

- Le retentissement du tam-tam moyen provenant d'une place publique ou de la maison du chef de la communauté est l'expression d'une convocation de la

¹² C'est une pratique culturelle qui permet d'entrer en contact avec l'esprit d'une personne quelques heures après qu'il ait rendu l'âme à la recherche des causes de son décès.

population par le chef pour partager avec ses administrés une information d'intérêt général.

Ces retentissements d'un seul tam-tam sont porteurs de messages précis qui se distinguent l'un de l'autre par la cadence, le rythme du tam-tam. A cela s'ajoute le retentissement (collectif) de plusieurs tam-tams gros, moyens et/ou petits. Ce retentissement collectif des tam-tams est lié aux festivités (fêtes ordinaires, funérailles, cérémonies en l'honneur d'une divinité, etc.).

6.2 . Flûte

La flûte représente, elle aussi, un instrument de communication dont l'importance se mesure, par exemple, à l'occasion des séances de chasse ou de la conduite de troupeaux au pâturage.

A l'occasion des chasses de masse, des chasseurs occupent un espace assez large en s'éclatant en de nombreux groupes éparpillés de part et d'autres dans la brousse. Le chef de file dont tous les chasseurs suivent le mouvement à distance, siffle une flûte pour faciliter sa localisation.

Pendant la conduite des troupeaux au pâturage la flûte est utilisée à ces mêmes fins.

7. Mode vestimentaire

Comme la langue ou encore le nom, la mode vestimentaire d'un peuple ou d'une communauté est une marque d'identité culturelle. Elle est perçue comme un ensemble de traits caractéristiques de l'esthétique vestimentaire [(pagnes ou tissus, colliers (neesí) et les chaînes (leesí)...]

Le passage de peaux d'animaux (pour tenues d'hommes) et de feuilles d'arbres (pour tenues de femmes) aux pagnes filés ou tissés manuellement a été déterminant dans la consolidation de l'identité culturelle biali.

En effet, les techniques traditionnelles de filage ou de tissage relèvent des savoir-faire essentiels du groupe socioculturel biali. Elles sont employées pour réaliser des pagnes d'une utilité pratique. Les techniques textiles traditionnelles biali (filage et tissage) ont ainsi pour but essentiel de produire des vêtements et d'autres objets à partir du coton. Ces techniques, qui comprennent notamment le tissage de pagnes(cáába), bonnets (fwòbəsí), sont transmises de génération en génération par l'enseignement verbal et la démonstration.

Les motifs textiles étaient inventés grâce à l'imagination et tenaient compte des styles traditionnels. Les produits issus du filage ou du tissage (cáába, wòbəsí) représentent un élément indispensable à l'occasion des manifestations

culturelles telles que les fêtes, les rituels religieux ou les mariages. Pendant des cérémonies de mariage par exemple, la parure de la jeune mariée était constituée de kúnkúntwòhu (fil rouge) et d'autres accessoires comme la queue de cheval, l'éventail, les colliers (néésí) et les chaînes (leesí).

Les techniques de filage restent presque inconnues des jeunes. Les pagnes ou tissus traditionnels ne comptent plus. Depuis plusieurs décennies, apparaissent de nouveaux styles de pagnes importés que les Bialəbə préfèrent aux tenues traditionnelles qui ont disparu des habitudes vestimentaires.

Les colliers (néésí) et les chaînes (leesí) traditionnels que les femmes biali portaient à la main, au cou ou à la hanche ont subi le même sort que les tissus traditionnels.

En tant que moyen d'expression de la culture biali, les pagnes traditionnels (cáába), les colliers (néésí) et les chaînes (leesí) constituent un élément important du patrimoine culturel du peuple biali.

Le retour à la mode vestimentaire biali permettrait au peuple biali de ne pas se perdre dans un universalisme vestimentaire. Rendre disponibles ces pagnes traditionnels réhabiliterait la mode vestimentaire biali et permettrait

aux tisserands biali de faire des bénéfices importants grâce à la création de lieux de vente de pagnes traditionnels. Tout cela contribuerait au développement socioculturel et économique de la communauté biali.

Comme la mode vestimentaire, l'art culinaire participe aussi à l'identification du peuple biali.

8. Art culinaire/habitudes alimentaires

Lorsqu'on s'intéresse aux plats consommés en milieu biali, un constat s'impose : les populations se trouvent dans une transition nutritionnelle avancée, caractérisée par des changements profonds dans les habitudes alimentaires. Cet état de chose est la preuve que les populations biali se détournent et s'éloignent progressivement de leurs habitudes alimentaires et de leur art culinaire pour se soumettre à un régime alimentaire plus riche en produits d'origine animale et aliments gras ou sucrés. Une telle situation résulte des choix et styles de vie personnels et surtout d'un manque d'intérêt pour les habitudes alimentaires ancestrales.

Ces nouvelles habitudes alimentaires s'accompagnent d'une malnutrition par carence qui présente, au plan sanitaire, des risques très élevés liés, entre autres, à l'obésité, aux maladies cardiovasculaires, au diabète, à l'hypertension ou au cancer. Cela ne peut qu'engendrer un double fardeau nutritionnel en milieu biali confronté à la fois à la sous-nutrition et aux maladies chroniques. Il se pose alors le problème de la qualité et de la quantité des aliments qui y sont consommés.

Pour régler cette question liée à l'alimentation, le retour aux habitudes alimentaires traditionnelles à

travers la consommation des mets locaux est indispensable. Dans la suite, nous nous proposons de décrire, de façon sommaire, quelques aliments consommés dans l'aire culturelle biali.

8.1. Description des différents aliments consommés dans l'aire culturelle biali

En milieu biali, l'alimentation a été inspirée du milieu de vie immédiat et influencée par les croyances. C'est pour cette raison que l'alimentation y est fortement dominée, à l'origine, par des aliments d'origine végétale que par des produits alimentaires d'origine animale, ce qu'illustrent les aliments qui composent l'alimentation traditionnelle des Bialøbø présentés dans le tableau 1:

8.4. Boisson consommée

Les repas sont parfois accompagnés de bière faite à base de sorgho. C'est une boisson obtenue par fermentation du sorgho suivant un processus technologique. A l'issue du processus, on obtient une boisson alcoolisée (lâa-mièyëm) ou non (lâa-tîim) selon le besoin.

8.5. Fréquence et distribution quotidienne des consommations alimentaires

Le nombre de repas quotidiens et leur distribution au cours de la journée sont des aspects importants pour une nutrition optimale. L'alimentation, en plus de satisfaire aux besoins nutritionnels, est un canal d'éducation et de transmission des pratiques culturelles

Tableau 1 : Tableau synoptique des aliments consommés dans l'aire culturelle biali.

8.2. Sources d'approvisionnement des aliments dans l'aire culturelle biali

Les aliments consommés sont soit produits par la culture et l'élevage, soit par la chasse et la pêche. Les groupes d'aliments céréales, racines tubercules, les légumineuses, noix et quelques fruits et les légumes sont des produits de l'agriculture. Les produits d'élevage concernent les viandes et volailles de quelques animaux tels que le poulet, la pintade, le canard et le pigeon ; le cabri, le mouton, le bœuf, le chien, le porc, l'âne, etc.

Une partie de l'alimentation de l'aire culturelle biali est issue des cueillettes et du ramassage, d'une part et de la chasse et de la pêche d'autre part. La grande partie des fruits et des légumes est ramassée ou cueillie. Le beurre de karité, par exemple, est obtenu après une transformation des noix de karité ramassées entre juin et juillet.

La boisson consommée est issue de la transformation du sorgho par des femmes.

La chasse et la pêche constituent la plus importante source d'approvisionnement en produits carnés (viandes-poisson-volaille) et en crustacés.

Il faut rappeler que si l'approvisionnement en produits carnés est de la responsabilité des hommes,

le ramassage et la cueillette relèvent de celle des femmes qui peuvent à des occasions rares pratiquer la pêche en groupe.

8.3. Description des différents mets consommés dans l'aire culturelles biali

Les différents aliments ci-dessus cités sont combinés pour donner des mets. Les principaux acteurs de la transformation des aliments en mets sont les femmes. Elles déterminent, en grande partie, l'alimentation familiale. Les pratiques culinaires sont transmises de mère en fille. Les différents mets consommés dans l'aire culturelle biali sont présentés dans le tableau2. Ils ont été transcrits en biali pour toute fin utile. L'alimentation est faite de plats de base, de plats d'accompagnement et de boissons.

Les plats de base sont essentiellement composés de céréales, racines, tubercules et quelques légumineuses. Ces plats de base sont accompagnés de sauces ou de fritures. Les sauces sont faites essentiellement de fruits et légumes mais aussi de légumineuses. Les fritures sont composées de combinaisons multiples du beurre de karité et de fruits-légumes telles que le piment et l'oignon. Les tableaux 2 et 3 ci-après regroupent les plats de base, les accompagnements (sauces) et leurs compositions.


9. Calendrier cultural et manifestations culturelles et/ou culturelles

Le ciel, plus que la terre, est le déterminisme de toutes les activités agricoles de *Bialau*. A chaque instant de sa vie, ce dernier est confronté, de l'extérieur comme de l'intérieur, aux effets du temps. Sur la base des observations des phénomènes naturels notamment le climat, *Bialau* établit ses activités.

Le climat rythme les activités économiques et régule la vie culturelle des communautés rurales. Partout, le climat contribue et continue de contribuer à élaborer le mode de vie des populations car il influence les pratiques socioculturelles et culturelle et détermine les activités économiques de la société. Mieux, il commande la réalisation des activités économiques et culturelles et permet au *Bialau* de se repérer dans le temps. Le peuple *Bialau* définit ainsi des connaissances élaborées au fil des années qui lui servent de repère pour l'organisation de sa vie sociale, culturelle et économique.

Traditionnellement, le temps, chez les *Bialau*, est binaire : matin et soir/ jour (soleil) et

Tableau2: Récapitulatif des mets consommés chez les *Bialau*

de fois que la "nouvelle lune" disparaît et réapparaît dans le ciel la nuit jusqu'à sa disparition complète. Ce nombre de fois correspond au mois (hwanlækə). A ce calendrier lunaire se juxtapose un calendrier solaire basé sur les rythmes agricoles saisonniers. Une saison pluvieuse et une saison sèche correspondent à une année. La transition entre deux années est marquée par certains préparatifs notamment le défrichage (fwàÿətu). Douze mois (hwanla ) correspondent à une année divisée en deux saisons d'activités : la saison pluvieuse (yoi) de mai à octobre, et la saison sèche de novembre à avril (pai). Chaque saison comporte des épisodes climatiques. Ces saisons sont annoncées par un certain nombre de signes, comme l'apparition ou la disparition d'étoiles, le comportement de certains animaux et la phénologie de certaines espèces végétales.

Au cours d'une année, plusieurs activités sont menées. Ainsi, la préparation des travaux champêtres (mars-avril) commence par le défrichage des champs pour les différentes cultures avant les premières pluies de l'année. Deux ou trois pluies après la pluie inaugurale de la saison pluvieuse dans le mois de mai, l'on labourait et mettait en terre les semences du petit

mil appelé *nààra*¹¹. Trois semaines après la mise en terre du petit mil (fin mai et durant tout le mois de juin), le labour continuait, suivi des semailles d'autres cultures notamment le mil, le sorgho, principales cultures céréalières du peuple *biali* associées à la culture du haricot de plusieurs variétés. Vers la fin du mois de juin, le premier sarclage de grande intensité, appelé localement "*mwo ceehu*", intervient. S'en suivent les dernières cultures (cultures de rente)

Tableau3: Récapitulatif des sauces consommées chez les Bialòbè

Les produits carnés et le poisson sont utilisés dans les différents plats d'accompagnement. Leur utilisation varie d'un individu à un autre, des moyens et de l'appréciation organoleptique. Par exemple, pour une même sauce, madame X peut utiliser le poisson tandis que madame Y utilise la viande. Elle peut y ajouter d'autres condiments qui entrent dans la composition des plats. Il s'agit, par exemple, de la moutarde à base de grains de néré ou de soja ; du piment ; du sel de cuisine et/ou de la potasse.

8.4. Boisson consommée

Les repas sont parfois accompagnés de la bière faite à base de sorgho. C'est une boisson obtenue par fermentation du sorgho suivant un processus technologique. A l'issue du processus, on obtient une boisson alcoolisée (lâa-mièyəm) ou non (lâa-tîm) selon le besoin.

8.5. Fréquence et distribution quotidienne des consommations alimentaires

Le nombre de repas quotidiens et leur distribution au cours de la journée sont des aspects importants pour une nutrition optimale. L'alimentation, en plus de satisfaire aux besoins nutritionnels, est un canal d'éducation et de transmission des pratiques culturelles dans l'aire culturelle biali. En effet, la prise de repas dans le ménage est organisée autour d'au moins trois (03) groupes de personnes. Au cours du repas, le plus jeune garçon mange avec le père, la plus jeune fille

mange avec la mère. Les autres garçons partagent un plat ensemble et les filles restent également ensemble. Cette organisation permet au père d'éduquer le jeune garçon sur les comportements alimentaires. Il s'agit notamment de l'attitude à adopter lorsqu'on mange avec une personne plus âgée que soi. La mère, quant à elle transmet à la jeune fille l'attitude alimentaire mais aussi l'aptitude à se nourrir en même temps qu'elle veille à répondre efficacement aux besoins alimentaires des autres.

8.6. Alimentation à des périodes exceptionnelles

Certains aliments sont consommés à des périodes exceptionnelles. Il s'agit de la sauce faite à base de grains de néré (nùrə cengî) qui est indicateur de naissance dans un ménage. La sauce est préparée pour la nourrisse dans un but thérapeutique. La consommation de cette sauce participe à la cicatrisation de la plaie due à la naissance et favorise la lactation.

En somme, l'art culinaire de l'aire culturelle biali est riche d'aliments aussi bien nutritifs que thérapeutiques. Cet aperçu du potentiel alimentaire de l'aire culturelle biali montre que celui-ci est de qualité et qu'il sera dommage de ne pas continuer à l'exploiter au profit d'une transition nutritionnelle riche en sucre et en graisse.

9. Calendrier cultural et manifestations culturelles et/ou culturelles

Le ciel, plus que la terre, est le déterminisme de toutes les activités agricoles de Bialau. A chaque instant de sa vie, ce dernier est confronté, de l'extérieur comme de l'intérieur, aux effets du temps. Sur la base des observations des phénomènes naturels, notamment le climat, Bialau établit ses activités.

Le climat rythme les activités économiques et régule la vie culturelle des communautés rurales. Partout, le climat contribue et continue de contribuer à élaborer le mode de vie des populations car il influence les pratiques socioculturelles et culturelles et détermine les activités économiques de la société. Mieux, il commande la réalisation des activités économiques et culturelles et permet au Bialau de se repérer dans le temps. Le peuple biali détient ainsi des connaissances élaborées au fil des années qui lui servent de repère pour l'organisation de sa vie sociale, culturelle et économique.

Traditionnellement, le temps chez les Bialəbə est binaire : matin et soir/ jour (soleil) et nuit (lune), saison pluvieuse (yoi) et saison sèche (pài). Leur calendrier est basé sur le nombre de fois que la «*nouvelle lune*» disparaît et réapparaît dans le ciel la nuit jusqu'à sa disparition complète. Ce nombre de fois correspond au mois (hwanləkə). A ce calendrier lunaire se juxtapose

un calendrier solaire basé sur les rythmes agricoles saisonniers. Une saison pluvieuse et une saison sèche correspondent à une année. La transition entre deux années est marquée par certains préparatifs notamment le défrichage (fwà̀yètu). Douze mois (hwanlósí) correspondent à une année divisée en deux saisons d'activités : la saison pluvieuse (yoi) de mai à octobre, et la saison sèche de novembre à avril (pai). Chaque saison comporte des épisodes climatiques. Ces saisons sont annoncées par un certain nombre de signes, comme l'apparition ou la disparition d'étoiles, le comportement de certains animaux et la phénologie de certaines espèces végétales.

Au cours d'une année, plusieurs activités sont menées. Ainsi, la préparation des travaux champêtres (mars-avril) commence par le défrichage des champs pour les différentes cultures avant les premières pluies de l'année. Deux ou trois pluies après la pluie inaugurale de la saison pluvieuse dans le mois de mai, l'on labourait et mettait en terre les semences du petit mil appelé nà̀ara¹³. Trois semaines après la mise en terre du petit mil (fin mai et durant tout le mois de juin), le labour continuait, suivi des semailles d'autres cultures notamment le mil, le sorgho, principales cultures céréalières du peuple biali associées à la culture du haricot de plusieurs variétés. Vers la fin du mois de juin, le premier sarclage

de grande intensité, appelé localement «mwóceehu», intervient. S'en suivent les dernières cultures (cultures de rente) telles que le voandzou et l'arachide au plus tard dans la seconde quinzaine du mois de juillet accompagnées de la cueillette des noix de karité. Tout le reste de la période des pluies est consacré au sarclage et à l'entretien des cultures (juillet, août, septembre). Fin septembre début octobre est une période charnière entre les derniers sarclages (kwàlòcesám) et les premières récoltes du haricot qui coïncide avec le début de défrichage des champs d'igname. La récolte d'autres cultures (voandzou, arachide, mil et sorgho) a lieu entre octobre et novembre. Le battage du sorgho et le buttage des champs d'ignames sont succédés de l'activité qui consiste à déterrer et à planter les tubercules d'ignames (décembre-janvier). Le mois de février marque la fin des activités agricoles et le début du petit élevage (élevage de la volaille). Dans la même période, d'autres activités parallèles comme la pêche (yàntangú), la recherche des bois de chauffage par les femmes (lecósú) et la chasse (caarú) pour les hommes, interviennent jusqu'au début des activités agricoles d'une nouvelle saison.

Le calendrier cultural traditionnel a connu de profondes modifications et dépend non seulement de l'alternance des saisons mais aussi et surtout des

¹³ Il s'agissait d'une culture anticipée de mil hâtif qui permettait aux Bialòba de compléter le stock de céréales afin d'éviter d'éventuel manque. Aujourd'hui, cette culture n'existe presque pas.

aléas climatiques.

Dans l'espoir de s'adapter aux changements climatiques, une grande partie d'agriculteurs Bialəbə a adopté la culture de maïs au détriment d'autres cultures céréalières de tradition (mil, petit mil, sorgho...). Quant à la culture de rente, elle est réduite à la culture cotonnière. Mais malgré l'adoption à grande échelle des cultures importées, Bialəbə connaissent toujours les difficultés liées à l'autosuffisance alimentaire induite,

en grande partie, par les aléas climatiques. Face à ces aléas climatiques très défavorables à l'activité humaine, l'on est appelé à opter pour de nouvelles méthodes culturelles de contre saison afin que ce secteur puisse répondre efficacement aux besoins en produits végétaux exprimés surtout en saison sèche. Il s'agit de : légumes, piment vert, tomates fraîches, gombo, patate douce ou maïs frais... importés pour la plupart des pays voisins (du Togo ou du Burkina-Faso.). La promotion de ces cultures de contre saison permettrait, d'une part, de générer d'importants revenus et contribuerait, d'autre part, à la sécurité alimentaire.

Le calendrier cultural va avec celui des pratiques religieuses ou manifestations culturelles.

En effet, la vie des Bialəbə est ponctuée par des manifestations socioculturelles et religieuses à savoir :

tikwíamlaam, bwoyəsəhwanlàam, kwàl̀̀cesóm, swòmbəswòmbú, tiayəməm, nwòdiú, kundəhu, sampwéém, píímóm, yipuuhu. Les manifestations culturelles constituent les moments de renforcement de la solidarité, de la fraternité, de l'entraide, de la cohésion, de la stabilité et de l'équilibre social et aussi de la réjouissance.

10. Mythes comme mesure de protection de l'environnement

Pour apprécier les mesures prises par le groupe socioculturel biali pour conserver et protéger l'environnement, il faut aller chercher dans les méandres de la mythologie ou interroger le patrimoine mythologique. Un (re)tour dans les profondeurs de la mythologie biali nous édifie à plus d'un titre. Il s'agit, par exemple, des mythes de portée écologique que constituent les mythes qui confèrent une certaine sacralité à certaines espèces naturelles tant végétales qu'animales.

Mais qu'est-ce que le mythe ? Le commun des mortels y répond qu'il s'agit de *«tout ce qui s'oppose à la réalité, d'une pure invention de l'esprit, d'une superstition»*. Cette conception du mythe ne répond pas à la perception que le peuple biali en a. Dans nos recherches documentaires, il y a, par exemple, la définition du mythe de Jean Bottero (1987) qui ne s'écarte pas de la conception que les Bialøbə en ont. Selon lui, loin d'un récit gratuit, d'une pure fantaisie, le mythe est la réponse à une question, la solution d'un problème, c'est une explication. C'est une image simplifiée que les Bialøbə élaborent au sujet d'un fait et qui joue un rôle déterminant dans leur comportement ou rapport avec d'autres espèces. La valeur du mythe

telle qu'elle a été élaborée à l'origine par les Bialøbà se trouve être le fondement même de leur vie sociale et de leur culture. La mythologie biali regorge d'un certain nombre de mythes qui illustrent leur philosophie de protection de l'environnement. Il s'agit, par exemple, des mythes de l'arbre fétiche, des animaux fétiches, des marigots fétiches auxquels s'ajoutent les espèces naturelles (animales ou végétales) totémiques dont chaque clan dispose.

Dans la constitution sémantique et lexicale des espèces sacralisées ou déifiées, on note l'existence d'une entité à double nature qui crée un cadre philosophique, sociologique et culturel chargé de terrorisme psychologique alimenté par la peur du sacré. Tout cela contribue à cultiver les comportements favorables à la protection de l'environnement à travers des espèces sacralisées frappées d'interdit d'abattage. Car, tout acte de sacrilège commis sur une espèce sacralisée a une résonance à la fois maléfique et mortifère. C'est pour cette raison que personne n'ose prendre le risque de s'y attaquer.

11. Organisation sociale ou politique

Les sociétés se distinguent les unes des autres par une organisation sociopolitique particulière. L'organisation de certaines sociétés est fondée sur un système politique centralisé avec à la tête un chef détenteur des pouvoirs décisionnels au nom et pour le compte d'autres membres de la société. Par contre, il y a d'autres communautés sociales qui sont acéphales parce que n'étant pas placées sous l'autorité d'un chef détenteur de tous les pouvoirs (politique, juridique, décisionnel, etc.). Cette organisation sociale et politique correspond à celle du peuple biali.

Les Bialəbə constituent un groupe patrilineaire. Ils sont regroupés en clans (burí) comportant chacun plusieurs lignées (labwá) et familles (lasàtu) puis ménages (təpwí). Chez les Bialəbə, l'exercice du pouvoir est de la sphère clanique. Quant aux droits sur les ressources situées en un point donné du territoire, ils relèvent à la fois de la sphère individuelle et de la sphère collective déclinée à toutes les échelles de l'organisation généalogique de la communauté.

En effet, le groupe socioculturel biali réunit l'ensemble des clans qui partagent la langue biali, une histoire et une origine commune (Bialəhu). Cependant, la particularité des Bialəbə tient au fait qu'il n'existe

pas à leur tête une autorité centrale détentrice d'un pouvoir décisionnel au nom et pour le compte de l'ensemble. Ils sont tout le temps restés sans chef. Cela se remarque dans les comportements des Bialəbə souvent caractérisés par des propos plus ou moins irrévérencieux ou insolents tels que : «*Est-ce qu'il me nourrit, je m'en fous*». Ces propos traduisent manifestement l'hostilité des Bialəbə à une quelconque soumission, au culte de la personnalité. Chacun ainsi tient à sa dignité, à son honneur et au respect de sa personne.

Par ailleurs, l'organisation politique traditionnelle chez les Bialəbə se distingue mal de celle de la famille. On y note une forme de démocratie qui présente un caractère à la fois social et politique, puisqu'il ne s'établit au sein du groupe aucune différenciation sociale en fonction de la naissance ni des activités professionnelles. Seuls l'âge et le sexe définissent le statut de chacun. Le pouvoir de décision repose sur le droit d'ainesse et parfois de génération.

On peut en déduire que le système politique est fondé sur le respect du droit d'ainesse et des coutumes à chaque échelle de l'organisation sociale comme au niveau du clan qui se présente comme le premier niveau d'organisation le plus étendu.

11.1. Clan (burú)

Il est constitué d'un ensemble de lignées (labuá),

de familles (lasàtu) et de ménages (tepuí) avec une appartenance à une origine commune (ancêtre commun). Chaque clan occupe un secteur géographique nettement délimité, et la réunion des membres des différents clans peut constituer un village, sans être soumis à la même hiérarchie. A la tête du clan, se trouve un patriarche qui fait office de chef de terre ou du clan conservateur et garant de la tradition. Le chef du clan chez les Bialəbə ne dispose pas de pouvoirs élargis pouvant aller à la coercition des autres membres. Il jouit simplement d'une légitimité symbolique qui repose essentiellement sur l'organisation des cérémonies du clan. Sa marge de manœuvre est très limitée ou presque inexistante quant à l'imposition par exemple, d'une conduite à tenir obligatoire pour l'ensemble des membres du clan. Ce pouvoir de décision est laissé à la direction du père de famille pour sa famille. Mais son rôle sur le plan religieux est incontournable et il bénéficie d'un respect absolu dans ce cadre.

Par ailleurs, l'endogamie, au niveau de certains clans de grande population, est plus ou moins autorisée selon la proximité de parenté (chez les Siimbə par exemple).

11.2. Famille (lasèhu)

Elle est l'unité de parenté dotée d'une base territoriale

et d'un ensemble de ressources naturelles données. Chaque famille constitue un hameau (quartier) au sein du village et est composé couramment par quelques ménages. À sa tête, on trouve le chef de famille (souvent le plus âgé ou un moins âgé mais appartenant à la vieille génération comme le benjamin des plus âgés en cas de disparition de ces derniers) qui prend des décisions opérationnelles ou officialise des choix collectifs. Il est chargé du partage de l'accès aux terres entre les membres de la famille et règle notamment les successions. Il est aussi l'autorité de résolution des litiges. La famille dispose ainsi d'une unité de « *propriété* » de base, déterminée par le partage des terres agricoles.

Les activités ludiques et sportives participent aussi à l'animation de la vie socioculturelle.

12. Activités ludiques et sportives

Le groupe socioculturel biali pratique un certain nombre d'activités ludiques telles que le jeu de toupie, le jeu de cache-cache, le jeu de cailloux, le jeu de lance à l'arc.

12.1. Jeu de toupie

Ce jeu se fait avec la coquille de l'escargot taillée que l'on fait danser sur le sable. Il est typiquement réservé aux enfants qui apprennent ainsi à vivre en équipe et à développer l'esprit de fraternité.

12.2. Jeu de cache-cache

Ce jeu se pratique aux alentours des concessions ou dans une brousse près des domiciles. Il permet aux enfants de développer en eux plusieurs facultés humaines dont l'intelligence qui leur permet de s'échapper en cas de menace. C'est un jeu par lequel des jeunes se forment à l'athlétisme.

12.3. Tir à l'arc

C'est un jeu réservé le plus souvent aux adultes. Au-delà du simple jeu, l'arc sert aux pratiquants à apprendre à viser la cible, à chasser et à faire face aux éventuelles attaques. Il s'apprend dès le bas âge par des séances d'entraînement et de compétition.

12.4. Jeu de domino

Le jeu de domino se pratique selon la maturité des joueurs : jeu de domino pour enfants (neibwònyədirəkə, neinahí) et jeu de domino pour adultes (neimayəlí). Ce jeu très admiratif et contemplatif se déroule le plus souvent à des endroits animés. Ce jeu de domino, en dehors de sa fonction de divertissement, favorise le développement de l'intelligence surtout en matière de calcul.

Quant aux activités sportives, elles sont en nombre limité en milieu biali. Il s'agit principalement de la lutte traditionnelle, de la natation et de la course aux chevaux.

12.5. Lutte traditionnelle

Tout comme d'autres activités, la lutte traditionnelle s'apprend à travers des séances d'entraînement. A l'instar de l'initiation en milieu biali, il y avait des familles où les enfants naissent avec des talents de lutteur contrairement à ceux qui sont contraints de s'entraîner pour en avoir des techniques. Ces jeunes par leur volonté manifeste apprenaient à lutter avec joie afin de faire leur promotion en la matière. Ces lutteurs étaient appelés à défendre l'honneur de la famille et parfois du village en matière de lutte lors des compétitions. Ces compétitions étaient généralement organisées à l'occasion de la fête de la

nouvelle igname appelée «nwòdiú». Un jeune lutteur pourrait séduire une famille lors des compétitions. Ainsi, on pouvait construire son avenir à travers cette activité culturelle. La lutte favorisait ainsi le maintien de la cohésion sociale et permettait de développer des liens d'amitié entre les individus et les communautés.

12.6. Course aux chevaux

Organisée lors des cérémonies de funérailles et d'enterrements, la course aux chevaux était une activité sportive très remarquable en milieu biali. Au-delà d'un simple sport, le cheval était l'un des moyens de déplacement le plus rapide dont le peuple biali se servait pour annoncer une nouvelle heureuse ou malheureuse d'un village à un autre. Mais on remarque que l'élevage des chevaux n'était pas donné à tout le monde dans la famille. Il y avait au sein d'une famille les enfants à qui l'élevage de cet animal domestique s'imposait.

12.7. Natation

La natation était l'une des activités ludiques et sportives pratiquées en milieu biali et y jouait un rôle très important. L'initiation à la natation apparaît, à première vue, comme une activité ludique à laquelle tout le monde participe avec joie. La nation a plusieurs fonctions essentielles car toute personne qui sait nager

peut, entre autres,

- se sauver ou sauver toute autre personne sous menace de noyade ou face à d'autres dangers qui pourraient survenir dans une étendue d'eau (fleuve, marigot, lac...)

- prendre activement part à la pêche qui favorise le développement de l'économie locale à travers le commerce du poisson fumé.

Vu l'importance que revêtent les activités sportives et ludiques aux plans de la distraction, de l'éducation et du maintien de la santé en milieu bialí, l'on ne doit plus s'interroger sur leur utilité pour les générations présentes et futures.

Conclusion

Tout compte fait, cette réflexion a permis de nous rendre compte de l'inestimable richesse de la culture du peuple biali. Cette richesse contraste, cependant, avec le niveau avancé de la disparition de celle-ci. Les transformations profondes socioculturelles relevées presque à tous les niveaux ne représentent que l'évidence d'un éloignement de plus en plus inquiétant de Bialau de ses racines et de la perte progressive de son identité. Heureusement, quelques repères en termes de reliques, de résidus, de savoirs endogènes, de pratiques ou de ressources résistent encore au temps et nourrissent encore les espoirs certains. La revalorisation, la promotion, la conservation et surtout l'enseignement de ceux-ci vont contribuer à la reconstitution du patrimoine culturel biali et à la renaissance des espoirs perdus.

Ces espoirs reposent sur la prise de conscience des frontières que partagent la culture et le développement. Le développement réel et véritable doit prendre sa source dans le quotidien (la culture) des peuples et doit être en adéquation avec celui-ci. Il serait illusoire de penser qu'un plan de développement aussi opérationnel soit-il, peut, dans ses rubriques, occulter les réalités

socioculturelles sans être aux antipodes avec son cadre d'application. Un développement véritable ne peut alors s'inscrire en marge des réalités socioculturelles ou du cadre philosophique, socioculturel et religieux d'un groupe socioculturel auquel celui-ci est destiné. Car ce sont ces réalités qui permettent de fixer les vraies bases du développement à travers le génie culturel détenteur de toutes les connaissances et savoirs liés à chaque domaine. La conception et l'élaboration d'un plan de développement qui n'en tiennent pas compte portent en elles-mêmes les germes de son échec. Pour amorcer un développement durable et efficace en milieu biali, il faut prendre appui sur son fond culturel.

Ma culture, c'est mon identité, c'est mon développement.

Bibliographie

INSAE (Institut National de Statistique et d'Institut National de Statistique et d'Economie) 2013, Quatrième recensement général de la population et de l'habitat (RGPH4), mars 2013, Quelques résultats, Direction des études démographiques, Cotonou, Bénin.

HUANNOU, Adrien, 2009a : *Introduction à 350 citations d'auteurs africains*; Cotonou, CAAREC.

HUANNOU, Adrien, 2009b: *La dissertation de culture générale aux examens et concours*, Cotonou, CAAREC.

BOTTERO, Jean, 1987 : *Naissance de Dieu, la Bible et l'Histoire*, Paris, Gallimard,

NADEN, Tony, 1989 : « Gur ». In: Bendor-Samuel, J. (éd). *The Niger-Congo languages*, New York, University Press of America, 140-168.

NORDMANN-SEILER, Amut, 1976 : *La littérature néo-africaine*, Paris, PUF.

SAMBIÉNI Coffi, 2005 : *Le Proto-Oti-Volta-Oriental. Essai d'application de la méthode historique comparative*, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.

WILLIAMSON, Kay et BLENCH, Roger, 2000 : «Niger-congo». In: Heine, B. et Nurse, D. (eds.). *African languages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1-43.

Table des matières

Préface	7
Introduction.....	10
1. Culture et développement.....	16
2. Langue et littérature.....	19
2.1. Langue.....	19
2.2. Littérature.....	24
2.2.1. Contes.....	24
2.2.2. Devinettes.....	34
2.2.3. Proverbes.....	38
2.2.4. Chansons.....	41
2.2.4.1. Chansons profanes.....	42
2.2.4.2. Chansons sacrées.....	51
2.2.5. Danses.....	52
2.2.5.1. Danses féminines.....	52
2.2.5.2. Danses masculines.....	53
3. Religion.....	55
3.1. Croyance en Dieu.....	55
3.2. Croyance aux ancêtres.....	58
3.3. Réincarnation.....	59
3.4. Art divinatoire.....	59
3.4.1. Catégorie des arts de divination typiques chez les	

Bialəbə.....	62
3.4.2. Catégorie des arts de divination importés.....	65
4. Médecine traditionnelle.....	67
4.1. Traitement par wíŋhu.....	68
4.2. Traitement par mwéhu.....	68
5. Artisanat.....	70
6. Instruments/outils de communication.....	73
6.1. Tam-tam.....	73
6.2. Flûte.....	75
7. Modes vestimentaires.....	76
8. Art culinaire/habitudes alimentaires.....	79
8.1. Description des différents aliments consommés dans l'aire culturelle biali.....	80
8.2. Sources d'approvisionnement des aliments dans l'aire culturelle biali.....	82
8.3. Description des différents mets consommés dans l'aire culturelle biali.....	83
8.4. Boisson consommée.....	87
8.5. Fréquence et distribution quotidienne des consommations alimentaire.....	87
8.6. Alimentation à des périodes exceptionnelles.....	88
9. Calendrier cultural et manifestations cultuelles et/ou culturelles.....	89

10. Mythes comme mesure de protection de l'environnement.....	94
11. Organisation sociale et politique.....	96
11.1. Clan (burú).....	97
11.2. Famille (lasèhu).....	98
12. Activités ludiques et sportives.....	100
12.1. Jeu de toupie.....	100
12.2. Jeu de cache-cache.....	100
12.3. Tir à l'arc.....	101
12.4. Jeu de domino.....	101
12.5. Lutte traditionnelle.....	101
12.6. Course aux chevaux.....	102
12.7. Natation.....	102
Conclusion.....	104
Bibliographie.....	106

Achevé d'imprimer en avril 2018 sur les
presses de l'imprimerie Quadri-Services
Cotonou

Dépôt légal N° 10263 du 23/03/18
Bibliothèque Nationale du Bénin
1^{er} Trimestre
ISBN : 978 - 99919 - 74 - 56 - 9

Un groupe d'universitaires béninois, sous la conduite et l'éclairage du Dr Coffi SAMBIENI, s'attèle à faire découvrir et connaître les trésors de la culture biali, dans son essence matérielle et immatérielle. Une œuvre salubre sans nul et qui a le mérite de faire une synthèse des différents aspects de cette culture. Ces derniers risquent d'être « enterrés » sans la volonté d'en esquisser une monographie descriptive. Ces chercheurs sont également convaincus que tout développement qui ne tient pas compte de la culture est un développement factice. Ils le disent d'ailleurs dans leur conclusion : « le développement réel et véritable doit prendre sa source dans le quotidien (la culture) des peuples et doit être en adéquation avec celui-ci. Il serait illusoire de penser qu'un plan de développement aussi opérationnel soit-il, peut, dans ses rubriques, occulter les réalités socioculturelles sans être aux antipodes avec son cadre d'application. »

Ils font œuvre utile. Le document, in fine, a deux caractéristiques. La première, c'est connaître la culture biali du Nord-Ouest du Bénin dans ses dimensions matérielles, philosophiques et religieuses. La seconde, c'est établir un pont entre culture du milieu et le développement vrai.

Un essai d'une richesse abondante à découvrir et à s'approprier.

Gabriel Bio Sénon OROU-BAGOU

Maître-Assistant de Lettres Modernes des Universités (CAMES) ;
Ancien Vice-Doyen de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines
à l'Université d'Abomey-Calavi

ISBN : 978 - 99919 - 74 - 56 - 9



Edition Labo Gur